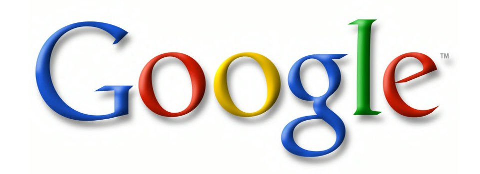


This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

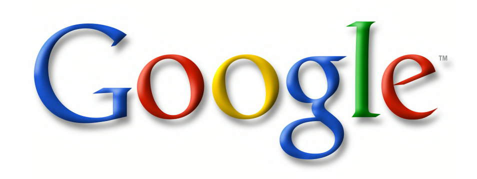
Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

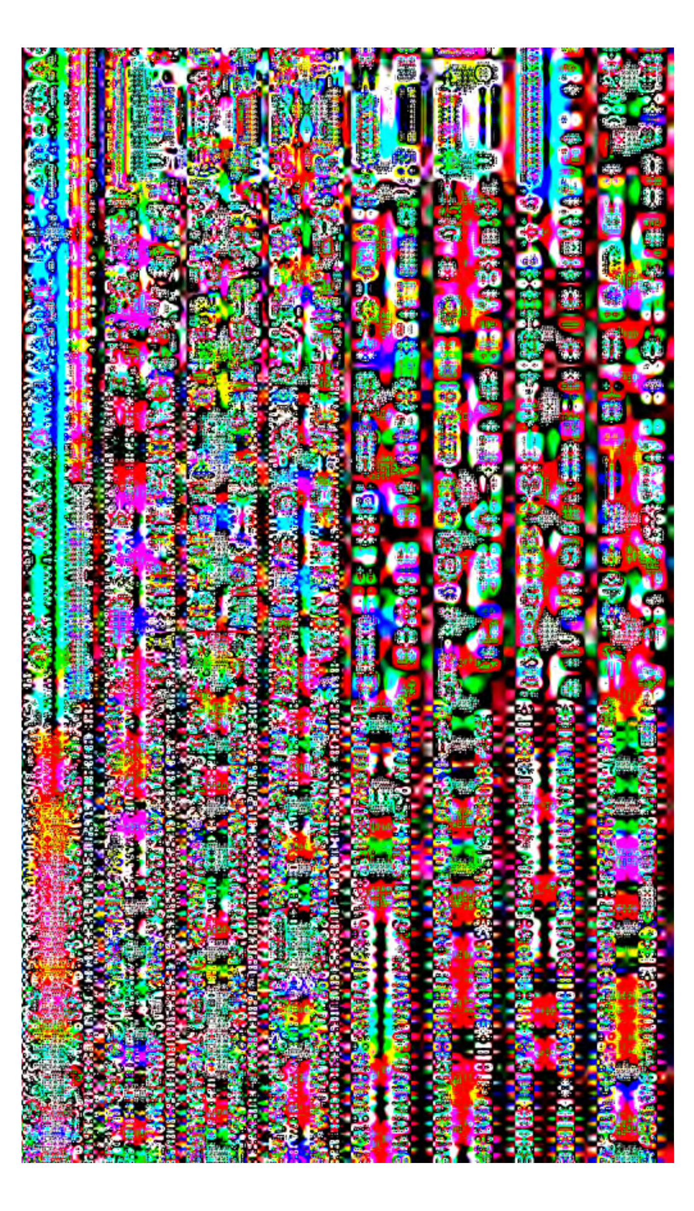
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

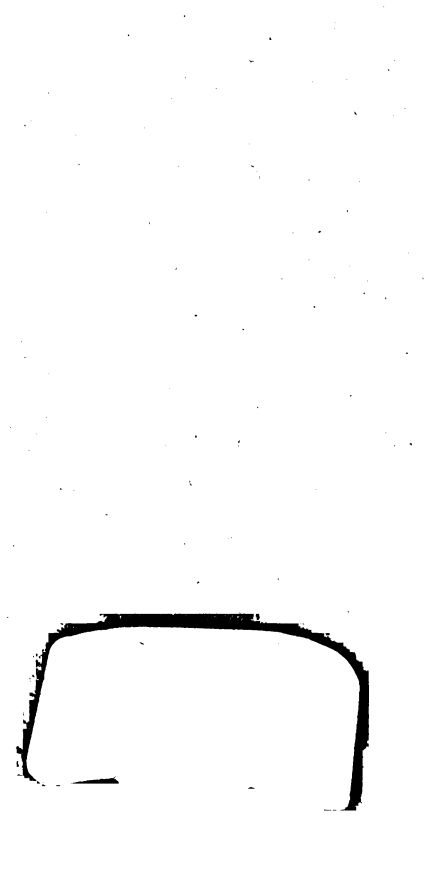
Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`







COLLECTION LEMERRE ILLUSTRÉE

MARCEL PRÉVOST

Le Moulin de Nazareth

Illustrations

de

MYRBACH

gravées

par

F. HORRIE

PARIS



ALPHONSE LEMERRE

23-33, Passage Choiseul, 23-33

BRENTANO'S
Booksellers & Stationers
New York.

FROM THE LIBRARY

OF

JAMES GIBBONS HUNEKER

GIVEN TO

THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY

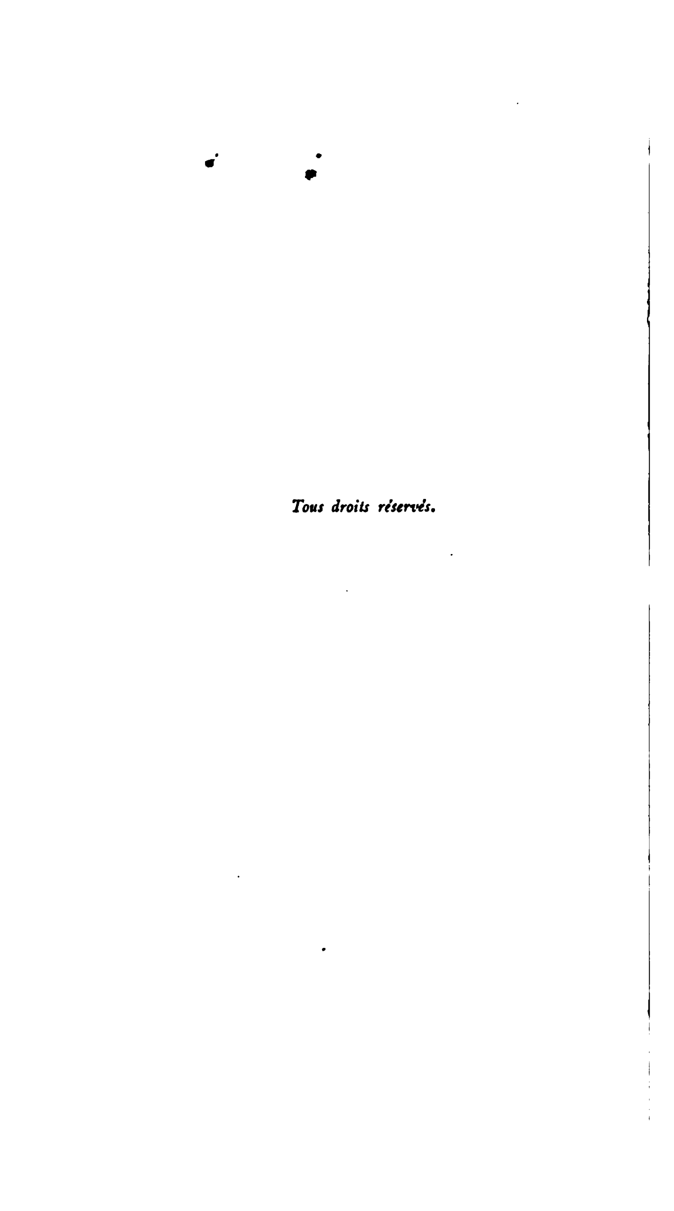
IN HIS MEMORY

BY A GROUP OF HIS FRIENDS

Prévert

NK

Le Moulin de Nazareth



Tous droits réservés.

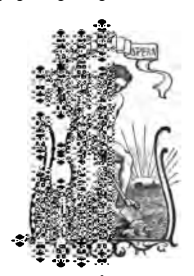


MARCEL PRÉVOST

Le Moulin de Nazareth

ILLUSTRATIONS DE MYRBACH

GRAVURES DE F. HORRIE



PARIS

ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

23-31, Passage Choiseul, 23-31

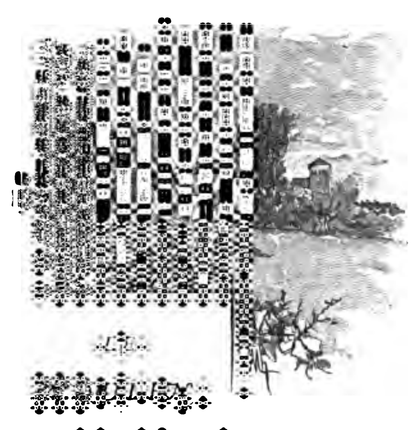
1894

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
35079A
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS
R 19[illegible] L

A mon cher ami

EMMANUEL RATOIN





... RETH

... ARTIE

... n de ce radieux ... veloppé par la ... mystère, Jac-

ques Ebel n'entendit pas la porte de sa chambre s'ouvrir doucement et une voix dire derrière lui avec un léger accent :

« Pardon, monsieur... Voulez-vous qu'on vous apporte une lampe ? »

Il restait accoudé à la fenêtre, le menton dans les mains. La voix répéta sa phrase en haussant un peu le ton, ce qui arracha brusquement le jeune homme à sa rêverie. Il se retourna en disant :

« Une lampe... Si tu veux, mon petit ; — s'il vous plaît, mademoiselle, reprit-il en entrevoyant dans le demi-jour de la porte entr'ouverte une silhouette de femme au lieu de l'enfant qui l'avait servi le matin.

— Alors, il faudrait fermer la fenêtre, monsieur. Les « cousins » vont entrer, sitôt qu'ils verront la lumière... Il y en a beaucoup, si près de la Garenne. »

La porte se referma... Jacques jeta encore un regard au site qui s'étendait à ses pieds. La Baïse, soudain élargie vers le barrage, reflétait les teintes plombées du ciel dans sa verte immobilité. Les futaies de la Garenne, à droite, vers Nérac, sem-

blaient l'enclore comme un étang; à gauche, sur un faible ressaut de la rive, on entrevoyait les lourds murs grisâtres, les toitures de tuiles, les tours, les cloîtres ruinés de cet étrange village de Nazareth fait des débris d'une ancienne commanderie de Templiers... Juste sous la fenêtre où Jacques s'accoudait, c'était la cour de la métairie soudée au moulin. Un vieux, poudré de farine, y fumait sa pipe sur un banc; au bord de l'eau, une chienne blanche à mouchetures jaunes flairait une piste dans les saules nains.

Jacques ferma la fenêtre et vint s'asseoir devant la table de chêne qui occupait le centre de la pièce. Bientôt, sans qu'on eût frappé, la porte se rouvrit. Dans le coup de lumière jaune qui s'échappait de dessous l'abat-jour d'une lampe, l'apparition de tout à l'heure rentra... C'était une fille de vingt ans à peu près, vêtue du costume des riches paysannes de là-bas, — royalement belle, — de cette beauté des filles de l'Albret, qui se vantent d'avoir dans les veines le sang bleu du roi Henri.

Jacques la trouva de son goût; il la remercia d'un sourire.

Une rougeur courut sur les joues brunes de la jeune fille. Elle posa lentement la lampe sur la table, ajusta l'abat-jour, ce qui replongea dans l'ombre la moitié de la chambre, et sortit. Jacques souriait toujours, les yeux à cette rosace lumineuse que le reflet du verre dessinait au plafond. Il songeait qu'à Paris, un soir qu'il était reçu en comité intime chez Mme Simpson, — la Reine du Naphte, comme l'appelaient ses compatriotes de Boston, — il avait, dans une circonstance semblable, improvisé un sonnet sur miss Macaulay, — un sonnet où il y avait un rapprochement ingénieux entre l'éclat de la lampe et les yeux de la jeune fille. Les vers lui revinrent à la mémoire, et il les trouva odieusement fades dans leur complication puérile :

« Mon Dieu, qu'on est bête là-bas! »

Là-bas, c'était le monde et les parlotes de lettres; c'était ce cruel, ce vain Paris qu'il venait de quitter, excédé et souffrant.

Sur cette réflexion philosophique, il se rapprocha de la table, feuilleta les papiers épars dans le désordre d'un déballage, s'impatienta et finit par trouver ce qu'il cherchait, une enveloppe sur laquelle il traça :

Monsieur Louis Dutey,

Docteur-Médecin,

15, Avenue d'Eylau.

Paris.

Il avait cette habitude d'écrire ainsi, comme il disait, l'adresse « avant la lettre ». Précaution de paresseux : l'adresse écrite, parfois on se ravise ; on n'écrit pas la lettre et c'est autant d'épargné.

Il choisit ensuite une feuille de papier à copie, — le seul dont il usait dans sa correspondance amicale, — en plia la marge, et rapidement, de cette cursive inachevée qui chez Lemerre faisait le désespoir des compositeurs, il écrivit :

Au Moulin de Nazareth,
avril 1887.

« Me voici au gîte, mon bon Loulou. Merci de m'avoir fait partir, presque de force, et de m'avoir désigné cette retraite en pays perdu. J'ai bien du chagrin, toujours : on ne guérit pas son cœur en courant des kilomètres. Mais du moins je ne vois plus les odieux bonshommes littéraires qui ne peuvent causer d'art sans mâcher du fiel ; j'ai des semaines devant moi sans dîner en ville, sans entendre des poupées bavardes me parler de mes vers, qu'elles ne lisent pas... Et surtout je ne suis plus dans la ville où la mauvaise amoureuse m'a fait souffrir. J'éprouve une vraie joie à penser que ni elle, ni personne que toi, ne sait où je suis, — et que je suis une espèce de mort...

« Allons ! oublions tout cela, qui est loin... Je t'ai promis de te raconter mon arrivée au pays du roi Henri. La voici.

« Grâce à ton influence, je suis resté seul dans mon sleeping jusqu'à Bordeaux ;

j'y ai mal dormi, mieux que dans mon lit, pourtant... Moi qu'un craquement de boiseries réveille, le sourd grondement du train me berce, m'endort. Vers sept heures et demie du matin, j'ai changé de train à Bordeaux. Le temps était couvert ; il avait plu pendant la nuit. Mais le soleil a vite fait sa trouée, un soleil d'été sur la campagne déjà toute verte. J'ai eu chaud, trop chaud... Il y a eu des minutes où je t'ai maudit de m'avoir fait partir... C'est que je sentais sous le sein gauche cette horrible petite angoisse, toute physiologique, — mon cœur comme coupé en deux avec un fil, tu sais... Ce n'est rien et c'est à se tuer.

« A Nérac, je me suis fait mener à l'hôtel Tertre, selon tes conseils. Dans la chambre qu'on m'a donnée, je me suis vite jeté sur le lit, j'ai essayé cette cure par l'immobilité que tu me recommandes contre les névralgies : ne *plus bouger,* même un doigt, presque ne plus respirer. Au bout d'une demi-heure, j'allais mieux... J'ai pu me laver de la poussière du voyage, déjeu-

[illegible] suis mis en quête [illegible] t bien tenu, mais je

[illegible] loin, en si beau pays, [illegible] hôtel de sous-préfec- [illegible] n vacance, il me fal- [illegible] le la campagne... Le [illegible] que pas à ce qu'on

appelle le petit Nérac, — la vieille ville : mais, vraiment, c'est inhabitable... Au moment où, découragé presque, je méditais déjà des projets de retour, j'ai heureusement découvert la Garenne, au bout du pont nouveau. J'ai suivi cette admirable avenue de chênes et d'érables, si longue, si recueillie, avec la moire verte de la Baïse au bord, et de place en place, ses pures fontaines qui toutes ont leur légende. Sous ces érables et ces chênes, le Béarnais a promené sa cour aventurière; l'adorable Marguerite a laissé dans ce sable l'empreinte de ses pas, — trois mille pas, dit-elle, d'un bout à l'autre de l'avenue... Quand tu viens ici, Loulou, penses-tu à ces choses? Sens-tu l'étreinte du passé te sangler le cœur?... Non... C'est ton pays, tu as toujours connu ces verdures immortelles : et puis tu es un médecin, toi, — le contraire d'un rêveur. Moi, j'ai longuement rêvé au bord de la fontaine où se noya Fleurette, la petite amante délaissée du roi Henri... Peu à peu, autour de mon rêve, la Garenne

vide se peuplait. Des chefs huguenots passaient, la main sur l'épée ; la Marguerite des Marguerites conversait avec les savants et les philosophes, tandis que le roi au profil de satyre courtisait ses filles d'honneur. Au bord de la vasque demipleine, j'entendais les sanglots de Fleurette...

« Maintenant, Loulou, rappelle tes souvenirs d'enfance... La Garenne aboutit à un petit sentier, contournant une pâture, et le sentier lui-même mène à un moulin. La Baïse fait marcher la roue... Ce moulin, avec la métairie voisine, est le premier feu du village de Nazareth. Tu sais, mieux que moi, sans doute, l'histoire de la commanderie, bâtie là par des Templiers revenus de Terre Sainte, et qui trouvèrent à ce paysage mouillé d'ondes vives quelque ressemblance avec le berceau du Christ... Il ne reste plus de la commanderie qu'une tour ruinée et quelques morceaux de cloître enchâssés dans les maisons... Mais le site est merveilleux.

« L'idée m'est venue de loger dans le moulin. Deux vieux prenaient le soleil sur un banc, devant l'entrée : c'étaient les propriétaires. Je leur ai demandé s'ils n'auraient pas une chambre à me louer. Voyant que je voulais à tout prix m'installer chez eux, les bons vieillards ont résolu de m'exploiter en conséquence. « *Pensès, moussu,* une chambre superbe, « avec vue sur l'eau, à deux pas de la Ga« renne! » Moussu en a passé par où ils ont voulu, et ils ont fini par me céder leur chambre, qui véritablement n'est pas mal.

« Un vaste lit à dais rectangulaire, à coite de plumes, où j'ai déjà fait une sieste de deux heures, un bahut et un buffet, pur Louis XIII à pointes de diamant, des merveilles que je tâcherai d'emporter à Paris; une table immense où mes paperasses sont à leur aise, quelques jolies chaises Empire, un prie-Dieu moderne et deux gravures, *le Médecin du corps* et *le Médecin de l'âme,* voilà mon mobilier.

« Mon service a été fait, ce matin, par un gamin assez stupide qui s'appelle Es-

tiennou. Ce soir, mes hôtes ont eu la délicatesse de le remplacer par une jolie fille que je n'avais pas encore aperçue. Elle est très appétissante, cette paysanne... Que dirais-tu, docteur, si ton malade ébauchait une idylle campagnarde, à l'instar du roi Henri ? Ne m'as-tu pas, toi-même, donné ce conseil, quand l'*autre* me faisait souffrir et que je ne pouvais oublier : « Distrais-toi de la femme par la femme ? »

« Cette distraction-là n'est pas près de me tenter ; ton malade est toujours bien malade !...

« Au revoir, mon cher Loulou, je serre cordialement cette large patte qui sait manier si légèrement les membres délicats de nos belles Yankees.

« JACQUES.

« *P.-S.* — Le vent souffle fort à présent, il hurle dans la Garenne comme une troupe de loups. J'ai éteint ma lampe, j'ai rouvert ma fenêtre. Le panorama de la Baïse, par cette nuit troublée, est mer-

veilleux. J'essayais d'en reproduire l'effet en crayonnant ce « paysage » que je t'envoie à tout hasard.

Le moulin sommeille. Il fait nuit.
Là-haut, les nuages vont vite.
Le chaume du vieux toit s'agite
Aux coups de brise de minuit.

Sous la roue ample et décrépite
L'eau file, file à petit bruit;
Courbés sous le vent qui les suit,
Là-haut, les nuages vont vite.

Ils se déchirent dans leur fuite,
Et la lune au travers jaillit,
Noyant de sa clarté subite
Le paysage creux, qui luit,
Puis se rembrunit tout de suite :

Là-haut, les nuages vont vite.
Le moulin sommeille. Il fait nuit... »

II

Jacques Ebel, l'hôte du moulin de Nazareth, est un homme de vingt-cinq ans, Parisien de naissance et d'habitudes. Dix années brûlées au gaz des rampes et des cabarets ont donné à toute sa personne un air de fatigue nonchalante qui ne va pas sans grâce. C'est une de ces physionomies qui déplaisent à tous les hommes et ne plaisent qu'à certaines femmes. Juste assez grand pour être plus grand qu'une d'elles, mais bien pris dans sa taille médiocre, il porte un peu longs ses cheveux bruns, partagés sur le côté.

Ses larges yeux de myope sont d'un bleu indécis, bleus comme de l'eau sous un ciel clair; sa moustache, presque blonde, cache à demi une de ces bouches charnues, sensuelles, qu'on voit aux portraits des maîtres du XVIe siècle. On le cite pour son élégance recherchée, un peu bizarre, systématiquement éloignée du goût anglais.

Orphelin de bonne heure, maître d'assez beaux revenus, Jacques Ebel a plus que la fortune : il a ce qu'on eût appelé, au dernier siècle, les « menus suffrages » de la renommée. Son volume de vers, paru chez Lemerre, l'an passé, sous ce titre prétentieux : *Mon cœur en croix,* a beaucoup réussi parmi un certain public de délicats, — surtout de délicates.

Ce ne furent point, cependant, d'impeccables poèmes parnassiens, aux épithètes chatoyantes, aux rimes amples et rares; ce ne furent pas non plus des poèmes invertébrés et enténébrés de symboliste brabançon... Une affectation de mépris pour le métier trop habile, le vo-

[illegible] d'une causerie mon- [illegible] atiquement, le mirent [illegible] ensée était singulière, [illegible] que maladif; le tour le [illegible] mot de tous les jours, [illegible] par une imperceptible transposition de son usage, luisait plus clair que les « épithètes rares » des uns et les « glorieux verbes » des autres. Le ton [illegible] rappelle Henri Heine, le Heine du *Livre de La-* [illegible] s de tendresse pour la [illegible] de révolte contre la des- [illegible] tait vraiment à lui, sans [illegible] ns procédé apparent. Le [illegible] se, au moins à Paris. Le [illegible] *n cœur en croix,* l'auteur [illegible] Byron au lendemain de [illegible] Je me suis réveillé cé-

Célèbre, et envié, et honni. Certaines gens de lettres, à Paris, ne pardonnent guère le succès qui pousse tout seul, brusquement, sans fumier natal, sans qu'aucun patronage puisse le revendiquer comme son succès, un peu, et par là se glorifier profitablement. D'autres entrent en véritable fureur intime, s'ils croient que la fortune d'un livre a donné à l'auteur l'accès de ces salons mondains qu'ils méprisent si noblement en paroles, et les bonnes grâces des mondaines. Jacques aggrava son cas en déclarant à qui voulait l'entendre qu'il se moquait des bonshommes littéraires, comme il les appelait, qu'il ne voulait pas les voir, les trouvant aussi niais que les gens du monde, et moins bien élevés. On se vengea, dans les rédactions et dans les parlotes dominicales des chers maîtres, en disant qu'il n'avait pas de talent, et que d'ailleurs il se faisait entretenir par des femmes âgées : accusation aussi courante à Paris, pour les hommes, que l'est pour les femmes celle d'être peu soigneuses de ce qu'elles

ne montrent de leur corps qu'à leurs amants. Dans le monde, principalement dans le monde cosmopolite qu'il fréquentait, on continua de l'admirer et de le choyer; mais les hommes, assez jaloux, s'accordèrent à lui reconnaître moins de scrupules que de talent et d'ambition.

Un seul de ses amis défend entièrement son caractère, un ancien camarade de collège plus âgé que lui de quelques années. C'est le docteur Louis Dutey.

Dutey, mis un jour au pied du mur par une de ses plus jolies clientes de la colonie américaine, que l'auteur de *Mon cœur en croix* préoccupait fort, a prononcé ce diagnostic :

« Jacques, chère madame, n'est ni un d'Albert, ni un Rubempré. C'est tout simplement un poète, — qui a d'ailleurs l'artère aorte trop étroite. »

Et comme la dame semblait très émue à la pensée que son poète favori était condamné par la faculté :

« Madame, a-t-il ajouté gravement, des poèmes comme ceux de Jacques, on les

écrit avec le sang de son cœur. Relisez la fin de *la Nuit de Mai...* Cette chose y est dite mieux que je ne saurais la dire. »

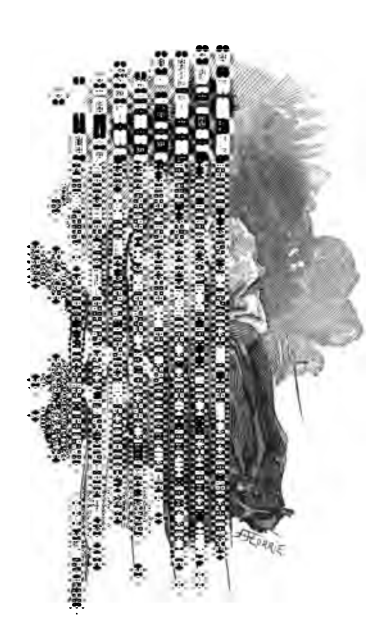
Ces quelques mots échappés au docteur ont fait rapidement le tour de ce monde brillant et papillonnant que l'Amérique envoie à Paris pour achever de peupler les quartiers neufs voisins de l'Étoile. L'auréole dont Jacques, connu seulement par son livre, y était entouré aux yeux des femmes, en a doublé d'éclat.

De cette époque date sa présentation à la colonie sous les auspices de Dutey et sa liaison très discrète d'allures avec Emma Simpson.

Emma Simpson fut pour cet amoureux du nouveau, pour ce faux sceptique resté très puéril par certains coins de son caractère, la première maîtresse « femme du monde ». Du monde, Emma Simpsòn en était certainement, — autant du moins que le monde peut s'assimiler ces pimpantes exotiques. Un jour, — il y avait de cela deux ans, — on l'avait vue débarquer au Grand Hôtel, amenant avec elle

une fillette de neuf ans, d'une beauté inquiétante, trois petits Yankees, blonds et délicieux, et une vraie tribu de noirs, commandés par Trocadéro, sa femme de chambre confidente. M. Simpson, le mari, manquait seul à la collection ; mais Emma s'en passait fort bien depuis la décision, prise en commun quelques mois auparavant, de se séparer pour un temps indéterminé, quitte à se rejoindre ensuite si par hasard on se regrettait. Emma avait gardé les enfants, — la meilleure sauvegarde d'une femme isolée, — tandis que Georges Simpson, rajeuni de dix ans depuis qu'il se retrouvait garçon, était immédiatement parti pour l'ancien continent, où il n'avait rien imaginé de plus divertissant que de se faire *student* à l'Université de Fribourg... Emma ne tarda pas non plus à quitter l'Amérique, mais ce fut pour voler vers Paris, Paris qu'elle avait entrevu toute petite et dont le mirage lui était resté dans les yeux.

Après deux ou trois mois de Grand Hôtel, Mme Simpson jugea qu'il était



temps de s'installer définitivement et d'étonner un peu Paris. Elle loua, avenue Kléber, un hôtel tout neuf, l'hôtel d'un financier récemment déconfit ; elle y reçut de façon à populariser à Paris ce nom de Reine du Naphte dont elle était fière. Elle connut ainsi Louis Dutey et par lui l'auteur de *Mon cœur en croix.*

Jacques, cette fois, crut aimer sérieusement, ou du moins se donna beaucoup de mal pour se persuader que dans cet amour le cœur avait autant de part que la tête.

Ce furent les premières heures de son existence où il se sentît vivre de toute la vigueur de ses facultés, heures trop tôt passées, où la sensibilité et l'amour-propre ont l'aliment qui leur suffit dans le présent, avec juste ce qu'il faut d'inachevé pour que le rêve devine dans l'avenir des jouissances plus poignantes encore. Les instants que l'auteur de *Mon cœur en croix* donna à sa liaison ne furent point perdus pour son œuvre d'artiste. Jamais, au contraire, il ne travailla davantage. Sa

plume de poète s'amusait maintenant, comme le firent la plupart des rimeurs contemporains, au journalisme littéraire : il y eut vite déblayé, fortifié sa place. Le théâtre le tentant aussi, il écrivit le scenario d'une pièce bien moderne, toute la vie du monde en scènes subtiles et nettes, et d'avance un théâtre du boulevard la recevait. Il n'avait connu aucune des misères classiques de l'apprenti de gloire : il n'avait même pas la peine de sonner à des portes, — elles s'ouvraient toutes seules devant lui.

Mais le sort hostile le guettait.

Sa liaison, qui avait doublé l'activité de sa vie, cette liaison qu'il avait cultivée comme une plante chère, évitant tout ce qui pourrait l'embourgeoiser ou l'avilir, eut le dénouement le plus banal, du moins le plus banalement romanesque. Un soir, en rentrant chez lui, Jacques trouva dans son courrier un billet écrit au *type writer*, sans signature, où il était dit qu'Emma le trompait. On lui fixait un rendez-vous, — il n'aurait qu'à se convaincre lui-même.

[illegible] neuf heures,
[illegible] de la rue de
[illegible]
[illegible] e. Il crut tout
[illegible] tendit le soir,
[illegible] e les marron-
[illegible] une voiture
[illegible] ta à l'endroit

fixé. Jacques quitta son observatoire et, se cachant la figure de son mieux, passa devant le fiacre. La lueur des réflecteurs d'un omnibus qui passait lui montra, à l'intérieur, la face anxieuse du comte Rischitzky, un diplomate autrichien assez à la mode, qu'il avait rencontré quelquefois chez Emma. Au même instant une forme noire tournait la rue Cambon. Jacques reconnut sa maîtresse, s'approcha d'elle et, bouche à bouche, lui dit durement :

« Vous êtes une fille !... »

Puis il s'enfuit, la laissant anéantie. Le lendemain, au cercle, sous un prétexte quelconque, il provoqua Rischitzky, se battit et fut grièvement blessé au sein gauche.

Louis Dutey, l'un des rares Parisiens qui surent le secret de la querelle, blâma hautement son ami.

« Tu n'as pas agi comme un homme ! lui dit-il. Est-ce digne de nous, voyons, ce guet-apens au coin des rues, ces injures ?... Et si tu penses ce que tu as dit à Mme Simpson, pourquoi t'es-tu battu avec le comte ?

— C'est juste, murmurait Jacques... Mais crois-tu que je fasse toujours ce que je veux ? »

Il disait vrai, et Dutey savait bien aussi combien cette nature mobile avait peu la maîtrise de soi. Cependant le pauvre poète, même après sa blessure guérie, restait faible et découragé. Plus encore que cette blessure légère, l'émotion et la rancune avaient bouleversé son cœur. Il était triste, triste comme tous ceux qui ont une partie essentielle de l'organisme miné par le mal. Des étouffements, des syncopes subites le prenaient, le terrassaient, comme inanimé, au moindre émoi, — une critique un peu âpre lue dans un journal, un mot rappelant son aventure.

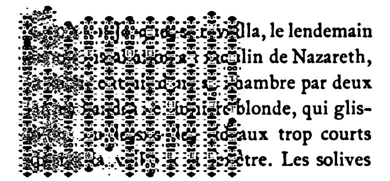
C'est alors que Dutey lui prescrivit de quitter Paris et d'aller chercher la santé à la campagne. Jacques hésita d'abord. Vrai Parisien, il avait peur de la solitude face à face avec l'austère monotonie de la nature. Et puis, quoi qu'il en dît, il aimait encore Paris passionnément, comme on aime les endroits où l'on a vécu des

heures doubles. Pourtant, une après-midi qu'il s'ennuyait plus que de coutume, il se décida. Dutey lui donna des recommandations écrites pour quelques amis laissés au pays, le conduisit à la gare, l'installa dans son sleeping comme un enfant, et le laissa partir, désolé de ne pouvoir le suivre... Il était entendu entre les deux amis que nul autre qu'eux ne connaîtrait la retraite de Jacques.

« Je ne veux de lettres que de toi, avait dit celui-ci. Je vomis Paris, les artistes et les femmes... »

Et voilà comment il était venu là.





...la, le lendemain
...lin de Nazareth,
...ambre par deux
...blonde, qui glis-
...aux trop courts
...tre. Les solives

du plafond découpaient sous cette lumière directe leurs saillies vigoureuses, tandis que le reste de la pièce restait noyé dans une buée bleuâtre et diffuse, poudrée de soleil.

En bas, on entendait l'eau lécher la crête du barrage et filer, en s'éparpillant, sous la roue du vieux moulin. Des pépiements de poules, des gloussements de canards, piquaient de notes plus aiguës ce bourdonnement sourd d'une journée d'été qui s'éveille... Par intervalles, un clair appel de voix féminine, l'aboiement d'un chien, le cahotement d'un chariot à bœufs, un sifflement lointain de locomotive...

Jacques, bercé par ces voix rustiques, se sentit apaisé. D'ordinaire, en s'éveillant, après quelques heures de sommeil fiévreux, une douleur aiguë lui déchirait le côté, une angoisse qui, même calmée, le tenait immobile, dans des postures torturées, n'osant remuer de peur de ressusciter la souffrance. Aujourd'hui, rien... Délibérément il se jeta au bas de son lit, fit sa toilette et, demi-vêtu, ouvrit la fenêtre.

Le site qu'il avait contemplé la veille lui parut transformé. Cette muraille de verdure, qui enserrait l'horizon, étincelait sous la pleine lumière, et l'élargissement de la Baïse, au delà du barrage, reflétant un ciel parfaitement pur, semblait un beau lac immobile. Nazareth, le village aux sept fontaines, s'éveillait, blanc sous le soleil comme un village d'Orient ; tout au fond de l'horizon, au bout de la Garenne, surgissaient les toits et les clochers de Nérac.

Le regard de Jacques s'abaissa jusqu'au pied du moulin. La métairie s'élevait de l'autre côté de la route, réunie au moulin par une passerelle à hauteur d'étage. Une porte ouverte laissait apercevoir la belle fille de la veille, qui allait et venait dans la laiterie. Elle sortit bientôt, portant sur une assiette de faïence un bol de lait, que Jacques, en vrai Parisien en rupture de boulevard, avait réclamé pour son déjeuner du matin.

Elle levait la tête : il la salua d'un geste de la main et d'un sourire... Bientôt un

pas sonore monta l'escalier. La porte s'ouvrit après un léger coup; la jeune fille entra, un peu rougissante... Elle posa sur la table le lait avec une large tranche de pain gris, s'excusant de l'impossibilité d'avoir, à cette heure, du pain de Nérac.

Jacques déclara qu'il préférait celui-là. Puis, pour dire quelque chose, pris du désir de garder près de lui un peu plus longtemps la jolie fille :

« C'est du lait d'ici? fit-il.

— Oui, monsieur, il n'y a guère que chez nous que vous en trouverez. On a peu de vaches laitières dans le pays... C'est du lait de la Laouret. »

Tandis qu'elle parlait, Jacques regardait deux petites mains brunes, très fines, admirablement taillées, qui jouaient avec les cordons du tablier blanc. Il se disait, à part lui, que ces petites mains-là ne devaient pas faire beaucoup de grosses besognes à la métairie.

« Qui est-ce qui trait la Laouret? demanda-t-il d'un air détaché.

— C'est moi, monsieur, répondit la



jeune fille rougissant tout à fait cette fois... D'autres jours, c'est Estiennou.

— J'aime mieux que ce soit vous ! » laissa échapper Jacques. Et, sous l'impulsion irréfléchie d'une fantaisie, se levant, il lui prit les mains, l'attira contre lui, d'un geste violent, et chercha ses lèvres. Elle fut si surprise, si étourdie par cette attaque, qu'elle ne résista même pas : il effleura sa bouche fermée... Mais, tout d'un coup, la paysanne, vigoureusement, le repoussa.

Toute pâle, la voix faussée par l'émotion, elle dit seulement :

« Monsieur !... »

Elle rouvrit la porte, elle s'enfuit. Jacques, déjà, se repentait.

« Suis-je stupide ! se disait-il, j'ai effarouché ce joli oiseau, qui ne se risquera plus ici. Sans compter que les bons vieillards vont peut-être me faire une scène. Voilà ce que c'est que les mauvaises habitudes. Nos paysannes pour Parisiens, à Suresnes, à Clamart, à Fontainebleau, ne sont pas si farouches... Bon ! Tout cela n'est pas bien grave. »

Il se mit en devoir de déjeuner; déjà il ne pensait plus à l'aventure. En dégustant la crème épaisse, il songeait à ses déjeuners de Paris, après des nuits de flânerie. En sortant du journal ou du théâtre, en frac et en cravate blanche sous son pardessus, il s'en allait souvent vers les quartiers noirs, goûtant ce silence troublé, menaçant, des nuits de la Ville. Jamais il ne rentrait que très tard; parfois, vers six heures du matin il regagnait en marchant son appartement de la rue Montalivet. Il y retrouvait son valet de chambre dormant lourdement sur un fauteuil de la salle à manger; il fallait le secouer pour le réveiller. Il servait à Jacques, avant de le déshabiller, un léger souper, — l'œuf à la coque avec le verre de hocheimer, — presque rien... C'est égal, il aimait encore mieux ce déjeuner-ci, son parfum rustique évoquant des visions d'étable où une jeune femme pressait le pis d'une vache, les bras nus jusqu'au coude, ses cheveux dessinant une auréole brune sur sa nuque penchée.

« C'est un Hobbéma ! » murmura-t-il tout haut. Et comme il achevait son déjeuner, il se leva et revint à la fenêtre en chantonnant sur une gamme descendante :

« Un Hobbéma, un Hob-bé-ma ! »

Il n'avait jamais été si gai.

Maintenant, le soleil se haussait. Les verdures, au fond, n'étant plus rasées par la lumière, paraissaient toutes noires, avec l'entrée et le bord des galeries baignées dans une fumée transparente. Jacques songea qu'il était temps d'aller faire un tour dans la Garenne, avant la grosse chaleur de midi.

Comme il achevait de s'habiller, on frappa de nouveau à la porte. Le jeune homme eut un sourire :

« Reviendrait-elle déjà ? »

Mais son espoir fut déçu. C'était Estiennou, le petit serviteur de la veille. Il apportait une lettre de Paris.

Jacques reconnut l'écriture de Loulou.

« Comment t'appelles-tu, petit ? demanda-t-il au gamin.

— Estiennou, monsieur.

— C'est toi le fils du père Amiac?

— Son petit-fils, pardon.

— Et qui est-ce qu'il y a encore au moulin avec vous?

— Eh! mon Dieu, monsieur, il y a ma grand'mère et puis marraine...

— Qui est-ce, marraine?

— C'est ma grand'mère, aussi.

— Cela ne fait pas beaucoup de monde jusqu'à présent, observa Jacques en souriant. Après?

— Il y a Jean, le domestique, puis moi, puis Mignounète.

— Mignounète?

— Oui, celle qui vous a porté à manger... C'est ma cousine... Mme Reine l'a envoyée ici quand elle a été trop grande pour rester dans la maison du curé... »

Cette conversation à bâtons rompus commençait à impatienter Jacques. Il mit dix sous dans la main de l'enfant, qui, subitement, devint sérieux.

« Va-t'en, petit! fit-il. Tu es bien gentil. »

Il prit son chapeau et sa canne, et sortit

par la vaste cour, devant le moulin. La machine marchait à présent, avec un bruit de ronflement et d'égouttement ; les pigeons, perchés au bord des toits, roucoulaient éperdument. L'eau de la Baïse chantait l'éternelle mélopée des rivières.

Comme les boulevards étaient loin !



IV

[illegible] Mignounète était toute [illegible] de Sainte-Radegonde, [illegible] près la mort hâtive de [illegible] e avait passé ses pre- [illegible] resbytère, entre l'abbé [illegible] e Mme Delmas, qui ha- [illegible] et lui servait de gou- [illegible] entre deux tombes, la

petite Marie — Mignounète, comme on l'avait surnommée — fut une plante vivace, vite développée. Sa gaieté, sa grâce d'enfant robuste désarmaient à la fois la mélancolie de l'abbé, miné à vingt-cinq ans par une phtisie lente, et la sévérité de l'aïeule, si grave dans ses invariables vêtements noirs. Mignounète grandit : ses hanches et son buste précisèrent leur forme sous les plis indécis de la robe et du corsage. Paresseuse aux choses de l'école, elle aimait les besognes de la terre ; elle se mêlait par plaisir aux solides filles à jupon rouge, à large chapeau de paille, qui sous le grand soleil travaillent comme des hommes à porter des fardeaux, à sarcler le sol... C'était une vraie petite paysanne, ignorante, insouciante et vigoureuse.

Mais, vers ses quinze ans, elle changea d'allures. Un jour de cette quinzième année, elle avait couru se jeter dans les bras de Mme Reine, qui de son mieux l'avait rassurée. N'importe... quelque chose s'était révélé à la fillette qui la troublait et

la faisait songer. Ses nuits, tout d'un coup, avaient perdu la lourdeur délicieuse des sommeils d'enfant. C'étaient maintenant de courts accès d'une sorte de délire, qui la laissaient tout anéantie au réveil. Le jour, elle ne goûtait plus comme avant le plaisir de remuer, de crier après les bêtes, de suer au soleil en dépensant de la force. Au contraire, la vie des champs et des étables, la poussée des sèves la troublaient, la remplissaient d'une gène confuse. Elle observait des choses qu'elle n'avait pas vues naguère, entre les hommes et les filles, mêlés pour le travail de la terre. Tout lui paraissait simple, hier; et voilà qu'aujourd'hui elle entrevoyait à tout un sens secret, compliqué, défendu. Tout la faisait rougir, elle si innocente encore!

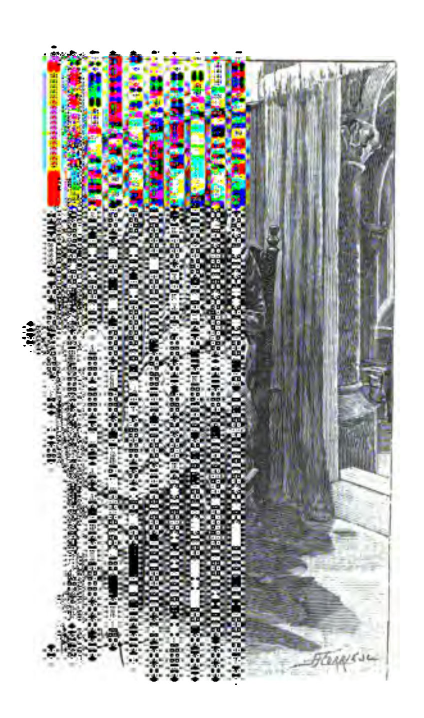
Alors, insensiblement, elle cessa sa vie au dehors et resta davantage à la maison; elle se cloîtra comme une nonne. Elle ne se retrouvait plus elle-même, dans sa belle placidité de vierge sage, que sous la voûte basse de l'église, toujours fraîche aux jours les plus chauds.

Longues heures d'inconsciente rêverie qu'elle passa là, dans l'étroite sacristie où tombait des rideaux de percale verte un demi-jour doux comme un crépuscule! Assise sur une chaise, les pieds appuyés sur une autre, elle travaillait; elle brodait des nappes d'autel, elle raccommodait des habits pour les petits pauvres. Autour d'elle tout reposait la vue : des images pieuses encadrées de bois clair; le grand bahut d'ormeau renfermant les effets du prêtre; les soutanelles rouges des enfants de chœur, pendues au mur, couvertes d'un rideau pareil à celui des fenêtres, qu'elles débordaient en bas; puis, par la porte ouverte, les profondeurs entrevues de l'église, une lampe clignotante devant le tabernacle, une vierge en manteau bleu, saint Joseph son grand lis à la main. Des bruits rares montaient, dans le silence des après-midi : un claquement hésitant de sabots sur les dalles, des coups de gosier d'oiseaux dans les pruniers du jardin. Par intervalles, une fraîcheur humide, cette fraîcheur des petites églises où, pour entrer,

il faut descendre des marches, pénétrait dans la sacristie et venait discrètement caresser la jeune fille. Elle, les doigts actifs, laissait dormir sa pensée. Elle ne priait pas. Son intelligence restait sans vivacité, sans aptitude aux extases, aux exaltations mystiques.

Elle-même n'eût pas su dire à quoi elle pensait. Une inquiétude indécise la hantait : elle ne voulait pas se l'expliquer, elle voulait l'oublier. Elle était devenue très belle. Le soleil de son pays, qui l'avait tant caressée petite fille, avait bruni sa figure et ses mains. Mais, quand elle se penchait, l'entre-bâillement de son corsage laissait voir la vraie teinte de sa peau, d'une blancheur épaisse de neige fraîche tombée. Ses cheveux étaient noirs, pleins de transparences, avec des reflets d'un bleu de métal, couleur d'hirondelle.

Très grave maintenant, presque monacale, elle fuyait les autres filles autant que les garçons. Jamais elle ne se parait, même d'une fleur prise aux plates-bandes du jardin et piquée toute vive dans les cheveux.



Si sage, si discrète d'allures, elle était pourtant trop grande et trop jolie pour demeurer longtemps au presbytère : ainsi jugea Mme Reine, qui tenait à la réputation de son fils. Il fut décidé qu'on enverrait la jeune fille à ses grands-parents paternels, les Amiac, métayers à Nazareth, à la métairie du moulin. La jeune fille se laissa faire, triste et passive. Elle partit, apportant au moulin sa pâleur alanguie, sa grâce mélancolique de religieuse. Mais, loin de la fraîcheur de cave de l'église, loin du demi-jour de la sacristie verte, la saveur de l'air, la nécessité d'abord combattue, puis acceptée, de se mêler aux travaux de la ferme, commencèrent une résurrection. Les Amiac, braves gens qui s'imaginaient retrouver dans ce visage tous les traits du fils qu'ils avaient perdu, fêtèrent son arrivée. Avec une fierté de grands-parents, ils la virent reprendre des couleurs, redevenir ce beau type de paysanne qui n'était qu'ébauché chez l'enfant... Et, de son côté, la jeune fille, reprise, malgré elle, de son activité

d'autrefois, sut à merveille se concilier la confiance de tous. Peu à peu la mère Amiac, âgée et fatiguée, se déchargea sur elle de la direction de la métairie. C'était bien là la besogne qu'il fallait à cette robuste fille, dont l'esprit ne pénétrait point le mystère des livres. Un an après son arrivée, elle menait tout au moulin comme à la ferme, et de la jeune fille pleine de songeries qu'elle avait été à Sainte-Radegonde, il ne restait plus rien en elle. Si, peut-être... Une lueur chercheuse dans les yeux, une sorte de discrétion de geste et de parole qui tranchait sur l'exubérance des femmes du pays.

C'est à cet instant physiologique que Jacques vint à Nazareth...

Ce jour-là, Mignounète avait passé l'après-midi à Sainte-Radegonde pour voir son oncle et sa grand'mère. De temps en temps, elle les visitait ainsi, depuis qu'elle n'habitait plus avec eux.

Elle en revenait toujours un peu triste : l'oncle était souffrant, la grand'mère inquiète. Désœuvrée dans cet intérieur de

malade où il fallait marcher tout bas, la jeune fille se reprenait à s'asseoir sur la chaise restée près de la fenêtre, dans la sacristie, et, troublée par les parfums d'encens qui traînaient dans l'air, elle revivait quelques instants sa vie d'autrefois.

Quand à son retour à Nazareth elle apprit que les vieux, si âpres au gain, avaient déménagé de leur chambre pour la céder à un étranger, elle les gronda, se fâcha presque. Mais le mal était fait. En fille d'ordre, elle envoya un domestique à Nérac pour s'entendre avec l'hôtel Tertre et assurer les repas de l'hôte que le hasard envoyait.

Jacques avait mal dîné et l'avait dit... Le soir venu, un peu curieuse, elle eut l'idée de monter dans la chambre qu'il occupait pour voir comment était ce singulier voyageur, — et elle ne trouva rien de mieux que le prétexte de la lampe. Elle distingua à peine la silhouette du poète, une forme d'ombre dans le cadre lumineux de la fenêtre. Pourtant, le son de la voix la frappa : — une voix profondé-

ment timbrée, des syllabes traînantes où ne roulaient pas les *r* liquides comme dans son langage à elle. Lorsqu'elle revint dans la chambre avec la lampe et qu'elle s'étudia à l'arranger sur la table lentement, sans gaucherie, elle vit cette fois Jacques en face. Elle vit qu'il était petit et pâle... La figure ne la frappa point autrement; ensuite, cependant, elle se rappela les grands yeux. Elle redescendit dans la salle commune du rez-de-chaussée où les vieux lui dirent :

« *As bis lou moussu, Mignounèto?* »

Elle dit oui distraitement et se remit à son travail de broderie.

Le souvenir de Jacques ne l'occupait plus. Elle pensait maintenant, sous ce silence somnolent de la veillée, à son oncle qu'elle avait laissé plus amaigri, plus faible encore que de coutume... Combien de temps lui serait-il donné de le retrouver là, dans ce cher presbytère, près de l'église fraîche et de la petite sacristie verte? Tourmentée par l'oppression de ce souvenir, elle remonta de bonne heure dans sa cham-

bre, située juste au-dessus de celle de Jacques. Le temps tournait à l'orage; des coups de tonnerre roulaient au loin. Prise d'un malaise indéfinissable, elle se sentait enveloppée dans la tourmente : l'atmosphère, devenue plus lourde, la pénétrait physiquement et en même temps elle avait confusément conscience de l'approche d'un malheur. Comme elle n'était ni superstitieuse, ni habile à démêler ses impressions, elle subit l'étrange influence sans chercher à l'analyser.

Elle se coucha et dormit vite, d'un sommeil troublé d'abord, puis moins agité, puis tout à fait calme, qui se prolongea très tard. En s'éveillant, elle fut toute surprise de voir le jour si haut. Sa première pensée fut qu'elle avait à s'occuper du déjeuner de l'hôte et qu'elle était en retard. « Il était si exigeant, ce monsieur! » avaient dit les vieux. — Puis, tout d'un coup, une idée lui apparut, très nette, la nuit ayant débrouillé le chaos de ses sentiments de la veille : la venue de cet étranger lui déplaisait, l'inquiétait :

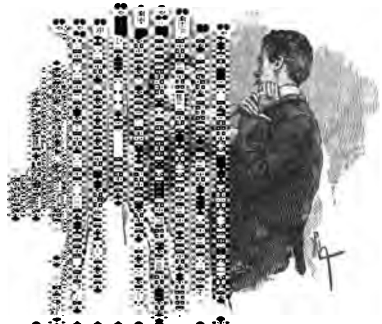
« Qu'est-ce qu'il vient faire ici ? Nous étions si tranquilles ! Tant qu'il sera là, je ne me sentirai pas chez nous !... Et puis, vraiment, je n'avais pas besoin de cette besogne en plus ! »

Elle se leva en hâte et descendit dans la basse-cour. Elle se mit à traire la Laouret ; elle disposa le pain à côté du bol de lait et chercha son petit cousin Estiennou — pour faire porter le tout à Jacques. Mais le gamin n'était pas là. Alors elle eut l'idée de monter elle-même. Jacques ne lui plaisait pas, mais il ne lui faisait pas peur, il ne la dégoûtait pas, comme les autres hommes. Une pudeur la retenait cependant : si elle allait trouver ce monsieur au lit, ou en train de s'habiller ?

En sortant de la laiterie, elle l'aperçut à sa fenêtre qui lui souriait. Un peu troublée, elle monta.

L'attaque de Jacques, cherchant un baiser, fut si brusque, qu'elle chancela. Sa fierté bondit sous l'injure et lui rendit la force de se dégager ; mais, alors même

[illegible] nbre, qu'elle se [illegible] t pleurante, elle [illegible] us ce baiser. Elle



[illegible] e compte de ce [illegible] qu'elle pleurait.

[illegible] vu, à treize ans, [illegible] inte-Radegonde, [illegible] s bords du Lot, [illegible] i s'embrassaient [illegible] toute révoltée. [illegible] grandissait dans [illegible] te sa chair avait-

elle eu un abandon sous ce frôlement ? Et pourquoi, maintenant, s'arrêtait-elle, malgré soi, de pleurer, pour y repenser, traversée de frissons, secouée de soubresauts ?

Sa pensée tumultueuse passait devant ces problèmes sans tenter de les résoudre. A présent qu'elle avait bien pleuré, elle sentait, tout épuisée, monter de la chaleur du jour un anéantissement, un besoin de repos qui lui fermait les paupières... Elle s'endormit dans ses larmes, et dormit longtemps, d'un sommeil très calme et très doux.

V

JACQUES revenait au moulin par la Garenne, après sa première promenade. Parti en pleine gaieté, il avait poussé assez loin sa marche, de sorte qu'il rentrait fatigué, trouvant le chemin long, et ne songeant guère à jouir du paysage. Et, par un effet inévitable, les mauvais souvenirs, les retours sur le passé, que rien ne combattait plus, de nouveau l'envahissaient. Il lui semblait que le vent, par bouffées, lui apportait de l'air de Paris. Avec cette persistance malsaine qui donne aux blessés

l'envie de toucher la plaie dont ils souffrent, il essayait de regoûter par la mémoire l'amertume des heures mortes. Il songeait aux après-midi passées près d'Emma. De certains regards qu'elle avait eus, de certains mots qu'elle avait laissés échapper, lui revenaient maintenant et achevaient de le convaincre. Jamais, jamais cette femme ne l'avait aimé. Elle l'avait pris comme un jouet; elle l'avait trompé comme un mari. Atteint dans son amour-propre plus que dans son affection, cette idée lui donnait des rages d'enfant.

Il s'appuya contre un des gros chênes, et porta la main à sa poitrine. Une douleur aiguë, suivie d'un brusque étouffement, venait de l'étreindre au sein gauche. Chaque fois qu'il se laissait surprendre par ces souvenirs, c'était ainsi... Il frappa le sol du pied avec colère, et des larmes d'impatience jaillirent de ses yeux. C'était donc sa destinée d'être à la merci de ce passé hostile!...

Il avait eu beau s'enfuir, mettre des lieues et des lieues entre Paris et lui, il

[illegible] me de près, le [illegible]

[illegible] ntre ses souve- [illegible] Il sourit amè- [illegible] derniers mots [illegible] avait lue che- [illegible] petit Jacques,

disait le docteur, distrais-toi vite!... » Se distraire!... le beau conseil pratique, en vérité!

Quel remède puéril lui avait donné Loulou, en l'envoyant se mettre au vert, comme un décavé vulgaire! « Des cieux nouveaux, des paysages, que m'importe? Ce n'est pas à mes yeux de chair qu'il faut un nouveau spectacle; l'image que je vois sans cesse, et malgré moi, est dans mon esprit, toujours la même : quelle autre sera assez puissante pour la chasser? »

Celle d'une autre femme? Il avait essayé. A Paris, il avait cherché à s'étourdir dans des aventures bizarres, commençant même une intrigue avec l'artiste la plus fameuse et la plus excentrique de l'époque... Tout cela l'avait laissé plus dégoûté de vivre, plus enfoncé que jamais dans ses tristesses. Aussi bien ces femmes se ressemblaient toutes. Loin de lui donner l'oubli de l'autre, elles le mettaient en face des mêmes trahisons, des mêmes calculs. Misère!...

Comme il remuait ces rancunes, un

bruit de pas le rappela à lui. Il aperçut Mignounète qui s'en venait lentement, les yeux à terre, traînant le petit Estiennou par la main. Tous deux descendaient du moulin et s'en allaient vers Nérac. Le regard de Jacques s'attarda sur les formes puissantes de la paysanne, que la marche faisait saillir.

« Au moins, celle-là, c'est une femme et non pas une de ces poupées parisiennes à ressort d'acier!... Vraiment, je ne la croyais pas si belle... L'ampleur des bustes antiques, une perfection de formes à défier le rêve... »

Mignounète et Estiennou passèrent près de lui sans le voir, immobile et caché par l'épaisseur de l'arbre. Jacques souffrait moins maintenant, mais il n'osait bouger, hypnotisé par la peur de voir revenir l'angoisse.

Il regardait s'éloigner la jeune fille et, chauffée par l'égoïsme de son mal cruel, une idée mauvaise germait en lui.

VI

Les jours, les jours avaient fui, et déjà mai finissait. Au pays de Nérac, il n'est guère d'époque où la campagne soit plus jolie. La jeune verdure dessine son sourire sur chaque coteau, et, tachant ce vert lumineux, les petits villages apparaissent à mi-chemin des hauteurs, tout blancs de soleil sous le ciel tout bleu. Coupant prairies et champs, les cours d'eau innombrables, grossis par les pluies récentes, débordent leur lit bordé d'aubiers nains.

Des points élevés de la région, par les jours clairs, on aperçoit les premières as-

sises des Pyrénées, des facettes de glaciers brillant comme des étoiles. Là-bas, ce sont les paysages fauves, les monts chenus au manteau de neige, aux chevelures noires de sapins. Ici, la campagne n'a point de grands accidents. La plaine de la Garonne ondule en faibles coteaux, en vallées à demi creusées. Mais les horizons charmeurs invitent à demeurer. De leur déroulement paisible se dégage une séduction invincible qui semble promettre le repos à toutes les solitudes. En vérité, la « douce France » est là.

Au milieu de ce grand apaisement, les heures se succédaient, dans leur monotonie quotidienne, pareillement rapides pour tous les hôtes du moulin. Rien n'avait changé dans ce coin de paysage où Jacques était venu promener l'amertume de ses déceptions. N'était-ce pas le même calme autour du moulin blanc, le même mystère à l'entrée de la Garenne, la même chanson berceuse de rivière, montant du barrage ?... Rien n'avait changé. Les deux Amiac, comme au jour de l'arrivée du

poète, dégelaient leurs vieux membres au soleil. Mignounète, toujours active, pressait les travaux du moulin et de la ferme. Rien n'avait changé.

Rien n'avait changé ? Était-ce bien sûr ? La nièce du curé n'eût pas osé le dire : depuis des semaines, elle ne voyait plus clair au dedans de soi. Elle avait fui Jacques instinctivement, moins par pudeur que par crainte et par une sorte de haine qu'elle ressentait pour le mal subi, dont elle lui attribuait la faute, sans réfléchir autrement. Pourtant une chose l'avait surprise. Elle s'était attendue à voir le Parisien recommencer son attaque, habituée aux manières des paysans entre eux. Toutes les fois qu'elle le rencontrait, elle avait un frisson ; une angoisse la secouait tout entière. Mais chaque fois Jacques passait, très calme, la saluant, essayant parfois d'entamer une conversation à laquelle elle échappait en balbutiant. Insensiblement, à mesure que le temps coulait, elle en vint à se dire qu'elle avait été bien sotte de prendre au sérieux l'attaque de ce mon-

sieur. N'avait-elle pas sous les yeux, chaque jour, des scènes pareilles ? Les garçons troussaient les filles à bras-le-corps, les attiraient de force, les baisaient au col, aux lèvres, partout. Et les filles, tout en se débattant, tout en donnant des coups, riaient à belle gorge entre leurs bras.

« Après tout, la faute est peut-être à moi qui suis montée comme cela chez le jeune homme, toute seule... »

Elle s'habitua à penser à Jacques. A la dérobée, quand elle ne se croyait pas vue, elle le regardait. Elle le trouvait gentil, décidément. Il devait avoir la peau très fine, douce comme une peau de fille. Ses mains étaient maigres, mais si blanches et si délicates ! Et puis, il portait un linge fin, des vêtements d'étoffes jolies et singulières. La nuit continuait à lui mettre l'image du poète devant les yeux. L'aventure de la chambre la hantait, mais, passive de cœur comme d'esprit, l'idée d'être aimée de Jacques ne lui venait même pas ; elle ne cherchait pas à interpréter les attentions discrètes du jeune homme. Lui, cependant,

depuis le jour où il avait eu cette pensée peu généreuse de chercher, dans la séduction de cette petite paysanne ignorante, une distraction savoureuse, dont la nouveauté parviendrait peut-être à chasser l'obsession de ses souvenirs, — lui, s'attachait à son entreprise avec la persistance puérile qu'il apportait à tous ses premiers efforts. C'était pour lui, cette fois, plus qu'une fantaisie : son égoïsme de malade voyait là le dernier remède. Il se rappelait le conseil de Loulou : « Distrais-toi d'une femme par la femme. » Eh bien, le hasard l'avait mis en présence d'une femme qu'il voulait, sans savoir pourquoi, pour sa différence de race et de mœurs, pour son innocence aussi, par un goût pervers de défloration. Il la voulait nerveusement, et il était content de ce désir sincère qui palpitait en lui. Cela lui prouvait au moins que l'autre n'avait pas eu la dernière moisson de son cœur, — qu'il pouvait désirer et aimer encore. Il trouva moyen de se rapprocher de la jeune fille en faisant la conquête des deux vieux, qu'il amusait en exagérant



9

encore devant eux ses ignorances de la vie rustique, ignorances de vrai boulevardier qui croit que les vaches broutent le trèfle sur pied et que les rossignols chantent à la vendange.

Maintenant, chaque soir, il descendait une heure durant, à la veillée, dans la grande salle du rez-de-chaussée. Il passait son temps à regarder Mignounète, jouant en rêve avec ce corps intact. Peu à peu, ce jeu corrompu l'intéressa. Sa curiosité d'artiste chercha des défauts dans ce type admirable et n'en trouva pas. En vérité, cette fille était l'idéal de la forme plastique. Ses grands yeux ne trahissaient point de pensée, mais une flamme y brillait, pleine de promesses. Nulle parole élevée ne sortait de cette bouche, mais quand elle parlait on oubliait de l'écouter pour regarder remuer les belles lèvres sanglantes. Entre elle et Emma Simpson une comparaison naturelle et involontaire s'établissait dans l'esprit du poète. Au cours de son existence passée, les désirs avaient peu troublé cet organisme infirme,

où les fortes émotions se traduisaient tout de suite par une angoisse. La première place dans son cœur avait toujours été gardée à l'orgueil, à l'ambition. Maintenant, au milieu de cet isolement qui le mettait en présence de lui-même, tout bruit du dehors cessant, il se rendait compte peu à peu du médiocre empire que l'Américaine avait eu sur ses sens. Avec sa blondeur délicieuse, les grâces mièvres de son sourire, l'enlacement nerveux de ses bras, ç'avait été, certes, une adorable maîtresse, et tous ceux qui avaient pénétré le mystère de leur liaison avaient trouvé que c'était bien la femme qu'il fallait à Jacques. L'écho de ces propos venant jusqu'aux oreilles du jeune homme avait flatté son amour-propre, — et comme il eût trouvé humiliant pour son tempérament d'artiste de ne pas avoir éprouvé toutes les sensations, il s'était persuadé que cet amour réalisait pour lui l'idéal rêvé. Actuellement, il commençait à en douter un peu. L'étrange régime auquel il s'était mis — interprétant à sa manière

le conseil du docteur — opérait insensiblement. Durant les siestes des après-midi, quand il laissait errer sa rêverie à la suite des spirales bleues des cigarettes, il s'interrompait parfois brusquement, étonné de penser au passé avec tant de calme. Dans ces moments, il sentait son cœur presser un peu ses battements, — puis bientôt se calmer. Un pli de triomphe souriait sur sa bouche : enfin il entrevoyait l'heure où il serait le maître de ses souvenirs ! Et puis l'influence du climat, ce printemps doux et voluptueux comme un été, l'enveloppait aussi. Avec les premières chaleurs, une lassitude venait, une fatigue de penser, qui lui faisaient trouver délicieux le doux rien-faire cher au Midi. Il se surprit à épier, des heures entières, les allées et venues de Mignounète de la métairie au moulin... A mesure que les atteintes de son mal se faisaient plus rares, le besoin de posséder cette fille le pénétrait, — accru par le long jeûne d'amour où la solitude le tenait. Dans cette âme pleine de la mobilité fuyante des paysages,

une autre image effaçait graduellement celle d'Emma Simpson... Une lettre de Dutey, lui annonçant le congé de Rischitzky, mis à la porte après une scène assez vive, le laissa presque indifférent.

Ce fut une conquête lente de tout son être, d'abord délicieuse, puis aiguë et douloureuse : il ne savait pas sentir à demi. Pareil à ces apprentis magiciens, oublieux du mot qui doit faire rentrer sous terre les esprits évoqués, il se voyait pris invinciblement, non plus par l'esprit, comme autrefois, mais par les sens.

D'abord, il avait essayé d'en rire, de se persuader qu'il était toujours maître de soi, — gêné devant son propre arbitre par le ridicule de cette passion champêtre. « Voyons, se disait-il, ce n'est pas sérieux, je pense !... »

Mais quelque chose protestait en lui contre le mensonge de son sourire. Le fantôme désirable flottait devant son imagination, prompte aux fictions. Il lui semblait que l'image s'animât, et qu'elle

parlât pour lui dire : « Si vraiment, c'est sérieux ! Je suis la Beauté, moi, je suis la Forme, tout ce que tu cherches, tout ce que tu rêves !... On ne joue pas impunément avec moi. Rien n'est au-dessus de moi, et contre moi rien ne peut lutter. »

Incapable de combattre un désir, il s'abandonna. Il laissa sa pensée s'appesantir sur le rêve de la possession.

Sa fatuité d'homme à bonnes fortunes lui disait clairement qu'il n'avait qu'à vouloir, que cette petite paysanne serait à lui. « Oui, mais après ? Elle est ignorante, c'est hors de doute. Le moyen d'éviter les suites de l'aventure ? »

Son mal, un instant calmé, revenait maintenant par intervalles, exagérant les moindres émotions qui devenaient des souffrances... Alors, Jacques eut peur. Il essaya de se distraire de sa distraction de la veille, il entreprit des courses interminables dans les environs, il évita de rencontrer la paysanne. Mais le hasard, qui se rit de ces efforts-là, précipita l'événement.

Un soir, il rentrait d'une excursion à

où Montluc écrivit ses
était tard, près de onze
de lune, la Garenne,
qu'il avait traversée, l'avait charmé. Il rimait un *paysage,* chemin faisant, dans le rythme berceur qu'il avait inventé. Arrivé devant le moulin, il ouvrit la porte, car maintenant qu'il était de la maison, on lui confiait la clef. Distrait par le souci des rimes compliquées, il
s'éclairer d'une allu-
lé à lui par la vue d'un
nière filtrant entre les
ne porte qui n'était pas
sans y prendre garde,
le trop. Il se trouvait
de Mignounète.

Au fond de tout homme — quel que soit son âge — le gamin sommeille qui passait des heures entières, une lorgnette aux yeux, cherchant à surprendre derrière des rideaux de mansarde le déshabillage d'une servante. Jacques n'eut pas l'honnêteté de redescendre. Il s'approcha à pas de loup et, le front contre la porte, plongea par la fente son regard dans l'intérieur de la chambre.

C'était une pièce longue, assez étroite. La porte et la fenêtre se faisaient face à peu près. L'un des angles voisins de celle-ci était occupé par une commode, avec une glace au-dessus ; l'autre était masqué presque entièrement par l'extrémité du lit, contigu à la porte. Pour le moment, la fenêtre était ouverte, et la jeune fille, accoudée à l'appui, regardait au dehors, ce qui avait permis à Jacques de monter sans être entendu.

Jacques souriait, se raillant lui-même de sa gaminerie, ayant un peu honte aussi. « Je redescendrai quand elle se déshabillera, » pensa-t-il dans un mouvement

d'honnêteté. Juste à ce moment, elle quitta la fenêtre, la ferma et revint vers son lit, la main gauche pendante, la droite tourmentant distraitement le premier bouton de son corsage. Jacques resta.

Maintenant, avec une jolie lenteur, elle se déshabillait. D'abord, elle ôta son corsage, puis, cambrant légèrement sa taille et saisissant de ses deux mains la double pointe de son corset, elle le dégrafa d'un coup. Ensuite, elle s'approcha de la glace posée sur le meuble du fond, juste en face de la porte, et les bras levés dans un geste de canéphore, elle arracha le peigne qui retenait ses cheveux. Les tresses lourdes roulèrent en désordre. Elle les défit lentement, en y glissant les doigts, et les ramena dans un bonnet, nouées ensemble pour la nuit. Jacques, secoué par une émotion grandissante, contemplait le buste à demi révélé sous les transparences de la toile...

A son tour, la robe tomba. Les vêtements de dessous s'abattirent dans une blancheur confuse. Elle défit ses bas. En

chemise, bras et jambes nus, elle revint vers son lit, s'agenouilla et, la tête dans ses mains, se mit à prier. On n'apercevait plus qu'un bout de l'épaule et la ligne blanche de la toile moulant la forme penchée.

Jacques, au milieu du silence et des ténèbres de l'escalier, sentait grandir en lui d'étranges émotions. — L'idée que quelques planches mal jointes le séparaient seules de cette chose désirable que ses rêves stériles avaient tant appelée, la crainte d'être surpris dans cette posture odieuse d'espion, tout cela secouait son cœur dans sa poitrine, le faisant battre à bonds énormes, suivis de silences terribles où l'on eût dit qu'il cessait de communiquer la vie. Une mince douleur, qu'il connaissait bien, commençait à sourdre sous son sein gauche.

Elle priait toujours. Il semblait à Jacques qu'elle était à genoux depuis une heure. Resterait-elle donc toujours ainsi, et lui-même pourrait-il jamais s'arracher à cette porte, se relever de ce ploiement

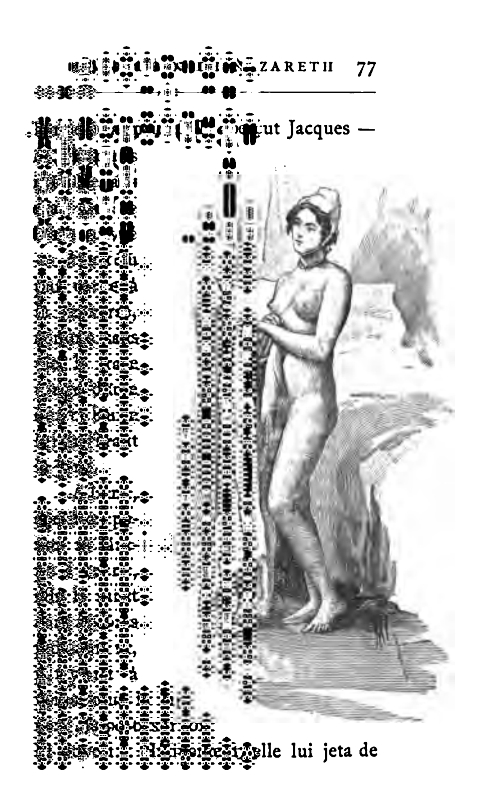
de son corps qui, maintenant, le torturait?... Il se demandait cela, coup sur coup, comme dans un cauchemar. L'affolement de son cœur de malade troublait sa raison. Un instant, il se rendit compte de son état, du danger qu'il y avait pour lui à se faire le jouet d'émotions factices... Il essaya de se relever, de partir. Il lui sembla qu'il ne pouvait pas.

Cependant Mignounète s'était relevée avec un large signe de croix. Elle prit sa chemise de nuit sur son lit, et lentement toujours, le regard vague, la porta sur une chaise.

L'instant d'après, elle était nue... Mais Jacques ne fit qu'entrevoir ce corps de femme qui se dévoilait. Une angoisse aiguë venait de l'étreindre au cœur, étranglant la respiration de son gosier, aspirant vers la poitrine le sang de toutes les veines, — et, lâchant le chambranle de la porte, le jeune homme tomba sur le palier avec un bruit sourd.

Au bruit de sa chute, l'enfant, à peine vêtue, ouvrit la porte de sa chambre, une

[illegible]ut Jacques —

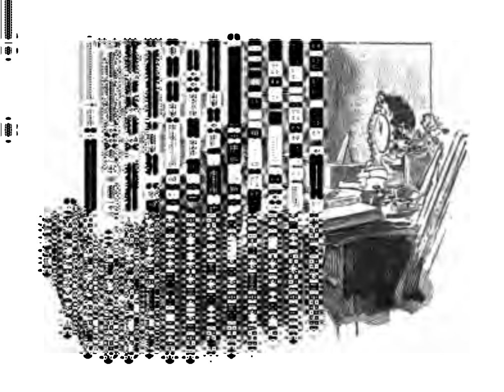


[illegible]elle lui jeta de

l'eau au visage, essayant de le ranimer; elle lui fit respirer du vinaigre aromatisé de feuilles de menthe, — le seul parfum qu'elle eût dans son humble chambre.

Jacques restait immobile. Affolée, elle allait appeler au secours, quand, prise de l'idée subite que peut-être il était mort, elle ouvrit d'un coup le gilet et la chemise, et lui posa la main sous le sein gauche, découvrant la poitrine blanche de Jacques, une peau sans duvet, plus délicate que sa peau à elle. Sous le froid de cette caresse, Jacques entr'ouvrit les yeux; il aperçut confusément celle qui était là. Elle voulut retirer sa main. Jacques murmura faiblement : « Encore !... » et la jeune fille, dans son effroi de le voir reperdre connaissance, obéit... Peu à peu, elle sentit sous ses doigts les battements se rythmer plus régulièrement. La respiration revenait; le sang affluait de nouveau du cœur aux joues; il semblait que la vie exubérante de la jeune fille se communiquât par ce simple attouchement, comme par une influence électrique et

mystérieuse... Jacques, en qui la connaissance était revenue, buvait la douceur de cette caresse dans un grand apaisement. Maintenant il croyait rêver. Il n'osait ouvrir les yeux, de peur de voir s'évanouir la vision entrevue tout à l'heure, à travers le brouillard de sa prostration. Mais le désir, avec la vie, le ressaisissait. Il n'y put tenir, il regarda. Non, il n'avait pas rêvé. Mignounète était devant lui, — penchant sur lui, dans le trouble insouciant de son amour, les secrets de sa gorge admirable, et lui frôlant le sein de son bras nu. Jacques se dressa sur son séant, ouvrit les bras, — et, passionnément, l'attira contre lui.





[illegible]RTIE

I

[illegible]ufles, en che- [illegible]n, le docteur [illegible]s son cabinet, [illegible]ure matinale, [illegible] de l'avenue. [illegible]er de l'Étoile,

paisible comme une des rues aristocratiques de Londres, parce que sa meilleure clientèle se trouvait là. Fils d'une New-Yorkaise et d'un Agenais, tempérant la verve méridionale par un flegme de Yankee, le docteur, au sortir de l'École de médecine, avait de suite songé à conquérir à son profit la colonie américaine, où il comptait de nombreuses relations. Le possesseur de cette brillante clientèle était, à cette époque, un prodigieux charlatan, né dans les États du Sud, une sorte de dentiste qui, après avoir acheté pas bien cher un diplôme à une Faculté locale vivant de ce commerce, et suivi les campagnes du général Lee à un titre qu'on ne put jamais bien définir, s'était vu forcé, un beau jour, d'émigrer sur le vieux continent, à la suite d'une affaire d'empoisonnement où il avait joué, lui médecin, un rôle qui déplut à la justice.

Dutey, dans deux ou trois circonstances où il se rencontra avec son étrange confrère, n'eut pas de peine à le confondre : il le confondit à ce point que le pauvre doc-

teur dut aller tenter le sort ailleurs qu'à Paris. Il choisit l'Égypte et fit bien, car il est en train d'y devenir millionnaire.

Resté maître de la place, Dutey s'y fortifia vite. A trente-cinq ans, il avait une des plus belles situations médicales de Paris. On le citait comme un initiateur des traitements modernes de la phtisie; il était médecin de l'hôpital Beaujon; sa clientèle, nombreuse, payait cher. Dans une vie si remplie, il estimait lui-même que les soucis de ménage ne pouvaient trouver place; il restait donc célibataire. Et quand on lui parlait de mariage, il avait un large sourire et répondait :

« J'ai assez d'un enfant ! »

Cet enfant, c'était Jacques Ebel. Quoique beaucoup plus jeune que lui, le poète avait été son camarade de lycée. Depuis cette époque, lointaine déjà, où il accordait au petit Jacques, nature nerveuse et délicate sans cesse froissée par la promiscuité de l'internat, la protection de sa carrure d'athlète et de son autorité de rhétoricien, l'affection de Loulou ne s'était

pas démentie. Il avait suivi attentivement les efforts de l'artiste, guidé ses débuts, applaudi à sa renommée commençante. C'est lui qui le soignait — et avec quelle sollicitude maternelle ! Il lui semblait qu'il était responsable de cette vie précieuse, que le monde avait le droit de lui demander compte de ce talent. Et il se dévouait tout entier à sauvegarder la santé de Jacques... Peut-être parfois trouvait-il quelque amertume aux capricieuses fantaisies du jeune homme, à ses maussaderies subites, à ses injustices de petit garçon. Mais tout d'un coup, l'enfant prodigue revenait : il s'abandonnait si joliment, il disait si joliment des choses affectueuses que le bon Loulou sentait son cœur se fondre comme une cire. Méprisant les femmes, peut-être pour les trop bien connaître, il n'avait, pour satisfaire son grand besoin de protéger, que cette amitié, où perçait une pointe de tendresse physique. C'était là sa seule conquête, et il l'avait acquise au prix de quels dévouements ! Aussi la séparation qu'il avait lui-même

ordonnée, l'exil de Jacques hors Paris, lui fut un vrai déchirement. Être loin de lui, quand il était isolé en pays inconnu, quand il souffrait! — Quelle angoisse! Puis, l'enfant n'écrivait guère, c'étaient des semaines sans nouvelles, semaines d'anxiété pour le pauvre Dutey. Oh! l'ingrat! l'insouciant ami!

« Va-t-il se décider à m'écrire aujourd'hui, après ma dépêche d'hier?... » murmurait Loulou, distrait de son travail par l'inquiétude.

La porte du cabinet s'ouvrait; le domestique entrait, apportant le courrier du matin. Vite, Dutey feuilleta le paquet: c'était une lettre de Nérac qu'il voulait. Il la trouva, et aussitôt l'ouvrit.

Rien qu'à voir la figure du docteur tandis qu'il lisait, on eût deviné que les nouvelles étaient bonnes. Jacques allait bien, presque tout à fait bien. A peine de temps à autre une légère secousse au cœur... Mais le grand air, la vie plus réglée opéraient merveilleusement:

« Je suis rose comme un chérubin, »

écrivait Jacques. Et Loulou épanouissait son bon sourire à la pensée que son petit Jacques, si pâle d'habitude, allait lui revenir avec de belles couleurs.

Subitement Loulou devint sérieux.

« Ah ! voici la femme ! »

Jacques, en effet, qui ne voulait rien cacher à son grand ami, lui parlait de Mignounète. A l'époque dont la lettre portait la date, rien d'irréparable ne s'était accompli encore entre Mignounète et lui. Jacques racontait seulement l'histoire de la jeune fille, qu'il avait apprise des vieux Amiac, et ne dissimulait pas son envie de pousser assez loin l'aventure.

« Que veux-tu, mon bon Loulou, disait-il, je suis ton ordonnance, je me distrais ! »

Loulou chercha dans ses souvenirs. Il eut la vision lointaine d'une petite église de campagne, aux bords du Lot, une église qu'il choisissait souvent comme but de ses promenades, au temps de sa jeunesse. Dans les dernières années, quand il pouvait encore prendre des vacances, il y était

retourné une ou deux fois, et il se rappelait confusément une forme agile de fillette allant et venant dans le chœur, garnissant les vases de fleurs et préparant les cierges.

« Sacrebleu ! sacrebleu ! fit-il en frappant du poing sur la table. Est-ce que ce diable de Jacques va me mettre à mal cette pauvre enfant-là ? C'est qu'il a tout l'air d'en vouloir... le gredin ! »

Et, tout en feuilletant le reste de sa correspondance, il cherchait un moyen d'empêcher un malheur. Tout à coup, au milieu des papiers insignifiants que sa main froissait, il aperçut une petite enveloppe mauve, oblongue, et reconnut l'écriture lâchée de la suscription.

« Qu'est-ce qu'elle me veut encore ? » murmura-t-il.

Il ouvrit la lettre. Sur un joli papier japonais, à grain épais, que la figure d'un oiseau bleu fantastique, d'une nuance éteinte comme celle d'une vieille fresque, traversait diagonalement, il lut ces quelques mots : « Madame Simpson prie le

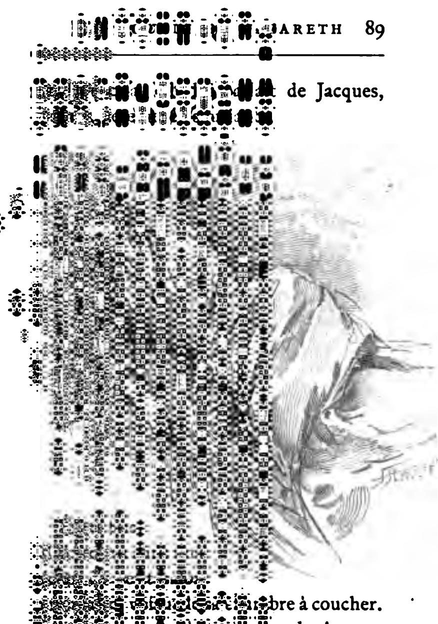
docteur Louis Dutey de passer chez elle aujourd'hui à onze heures. »

« Tous les jours, alors ! » gronda Loulou.

Il regarda la pendule. Elle marquait dix heures et demie. Alors, d'un air ennuyé d'homme qu'on dérange, il sonna son domestique, lui dit de faire atteler, et acheva rapidement sa toilette. Vers onze heures un quart, son coupé s'arrêtait avenue Carnot, devant l'hôtel où tant de fois Jacques s'était glissé seul, le soir, cherchant le mystère, enveloppant d'ombre son amour.

Depuis cinq ou six jours, l'Américaine appelait chaque matin le docteur à des visites forcées. Lui ne comprenait rien à cette persistance, car il n'était guère aimable avec elle, ne pouvant lui pardonner d'avoir fait souffrir son petit Jacques. Et toujours c'était de Jacques qu'elle lui parlait. Une pareille impudence déroutait l'imagination honnête de Loulou. Elle savait bien pourtant que lui, Dutey, n'ignorait aucun détail de l'aventure !... Et,

de Jacques,



bre à coucher.
ue, la tête sou-
semblait som-
re qui, traver-
moirait, toute

blondie, les tentures jaunes de la pièce. A la voir ainsi, on lui eût donné vingt-cinq ans. Elle en avait trente passés. Son peignoir, en grosse soie de Chine, très simple, dessinait son attitude couchée, moulant les inflexions rondes des épaules et des hanches, — et laissant à découvert les pieds nus, renversés sur le bord de la chaise, la plante en haut, dans un mouvement plein de grâce étudiée. On distinguait à peine, sous le crépuscule blond de la chambre, ses traits de blonde déjà fatiguée. Des yeux d'un gris métallique, à reflets de vieil argent, ne donnant point d'éclat à cette physionomie indécise... Seulement ceux qui la connaissent savent qu'à de rares intervalles les prunelles de ces yeux-là changent de couleur et brillent comme deux clous d'or.

Au bruit des pas de Loulou qu'on introduisait, elle se leva à demi et lui tendit sa main nue.

« Enfin, docteur, murmura-t-elle faiblement ; je désespérais de vous voir...

— Je regrette de vous avoir fait attendre,

chère madame, repartit Loulou, d'assez méchante humeur; mais jusqu'au jour où l'on aura établi un railway entre mon cabinet et votre hôtel, je me verrai forcé de ne venir qu'en coupé.

— Allons, ne faites pas la mauvaise tête! je vous pardonne... Asseyez-vous près de moi; soignez-moi. Vous ne me tâtez seulement pas le pouls... »

Elle livra son bras, un bras un peu maigre, d'une blancheur rose très transparente. Sous le réseau des veines, on voyait courir et palpiter la vie.

Dutey obéit, haussant légèrement les épaules. — Il connaissait les maladies d'Emma, qui ne l'inquiétaient guère... Subitement son front se plissa.

« Tiens! est-ce que ce serait sérieux? »

Et, lâchant le bras de la jeune femme, il courut à la fenêtre, tira brusquement les rideaux, leva les stores et fit entrer dans la chambre une large lumière. Puis il revint vers sa cliente et lui reprit le poignet, les yeux fixés sur son chronomètre.

« Quatre-vingt-quinze !... scanda-t-il à voix basse. Puis, plus haut : — Potion d'aconit deux fois par heure, une cuillerée à bouche. Diète. Vers cinq heures seulement, biscuit dans un verre de madère. Avant de le prendre, bain de pieds sinapisé, aussi chaud de possible.

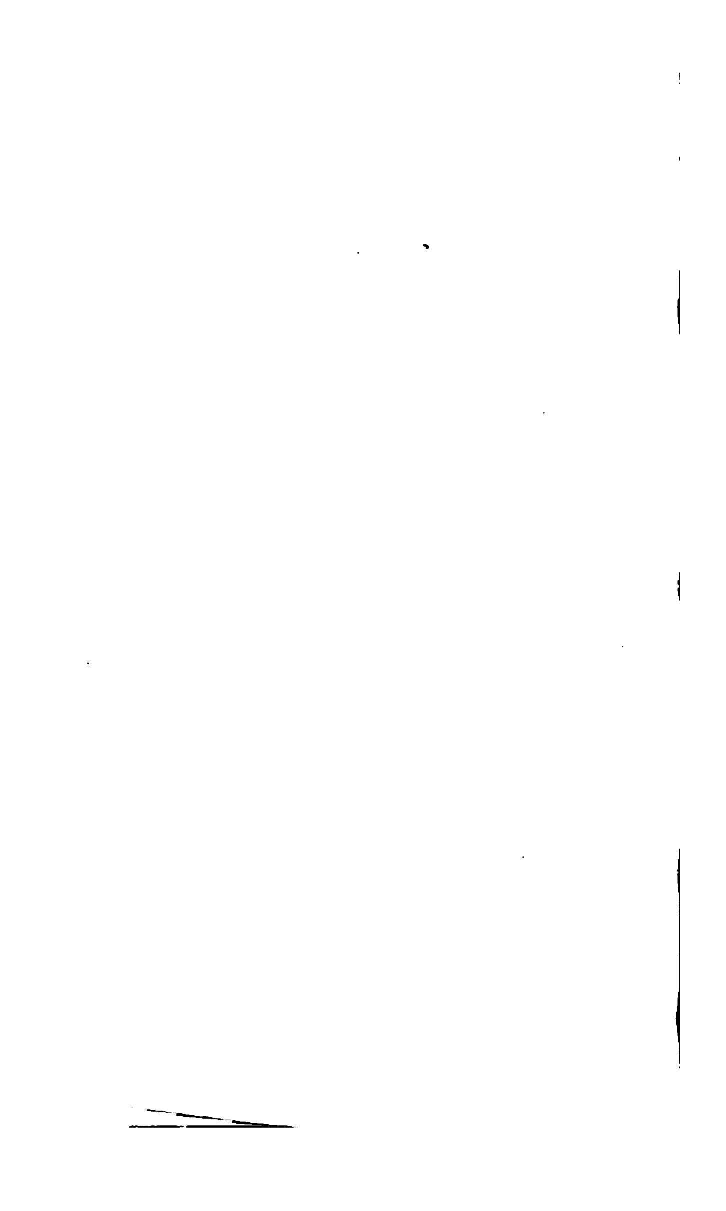
— *God bless me !* s'écria Emma. Qu'est-ce que c'est que ce déluge de prescriptions ? Je suis donc bien malade, docteur ?

— Bien malade n'est pas le mot, chère madame ; un peu de fièvre... trouble d'estomac. Votre vie est le contraire même de l'hygiène et de la raison, n'est-ce pas ? Quoi d'étonnant si par moments l'organisme se révolte ?

— Oh ! vous faites fausse route, docteur, je vous jure ! Je ne suis guère sortie tous ces derniers jours. Si vous saviez combien *les gens* m'ennuient !... »

Elle avait dit cela d'une voix changée, plus profonde, où parlait la sincérité de la pensée. Dutey la considéra un instant. « Elle dit vrai ; elle souffre d'autre chose que des nerfs et de l'estomac. »





« Vous avez raison, fit-il tout haut, je me trompais.

— Bah ! reprit-elle aussitôt, mécontente d'être devinée, et affectant de plaisanter... Vous daignez me croire malade ? Bon docteur, quel diagnostic ! Allons ! Dites un peu ce que j'ai ; je suis sur des charbons. Inventez, si vous ne savez pas ! Faute de me guérir, amusez-moi. »

Loulou s'assit de nouveau auprès de la jeune femme et, tapant sur sa tabatière, qui était pleine de camphre :

« Vous amuser ?... Soit, madame. Je vais vous dire un conte bleu.

— Avec des fées ? questionna Emma en souriant faiblement.

— Avec des fées.

— Allons, j'écoute ! Il y avait une fois...

— Il y avait une fois, reprit Loulou, une belle princesse, à qui sa marraine, la Fée aux Rimes, avait donné pour ses étrennes un oiseau des îles, un oiseau merveilleux. Il était beau comme un dieu d'Égypte, jouait aux échecs comme le café de la Régence, et faisait de la tapisserie comme

un colonel autrichien... C'était un oiseau savant... Chère madame, vous ne m'écoutez pas.

— Si vous croyez qu'il est amusant, votre conte ! Enfin, je suis entre vos mains. Continuez. »

Loulou poursuivit :

« La princesse l'aima d'abord follement et lui donna une belle cage d'or, plus riche qu'un palais... Puis, au bout de ce temps, comme elle était femme quoique princesse, elle s'en lassa. Elle chassa l'oiseau rare de sa cage royale et mit en sa place un perroquet vert qu'un prince étranger venait de lui envoyer, un perroquet magnifique, mais bête à pleurer... A propos, j'ai oublié une chose... La Fée aux Rimes avait donné à son oiseau un autre talent. Il faisait des vers comme José-Maria de Heredia. »

A ces mots, Emma se souleva à demi sur son séant et fixa sur Loulou ses prunelles d'argent gris, où des fils d'or rayonnaient.

« Tiens, fit Loulou, vous vous réveillez, chère madame ? Savez-vous que vous

flattez singulièrement mon amour-propre de conteur ?

— Continuez, répondit Emma.

— L'oiseau dédaigné s'exila. Il vola longtemps, longtemps, vers des pays tout à fait inconnus. L'ingratitude de sa maîtresse lui faisait le cœur triste et, quand il y songeait, il se trouvait très malheureux.

— Est-il vraiment si malheureux que cela ? questionna la jeune femme.

— Oh ! ne le plaignez pas trop. Mon histoire n'est pas au bout. Un jour, il arriva près d'une rivière, sur la rivière il y avait un moulin, et dans le moulin une meunière jolie qui appela l'oiseau.

— C'est vrai, ça ? insista encore Emma.

— Évidemment, c'est vrai, puisque c'est un conte... La meunière, vous disais-je, appela l'oiseau et lui donna à manger de son plus pur froment. Puis, comme elle avait le cœur très bon, elle lui dit : « Veux-tu « rester au moulin ? » Et il resta. Depuis, il vécut parfaitement heureux, et, comme les heureux n'ont pas d'histoire, il s'ensuit que la mienne est finie. »

Il y eut un silence.

« Vous contez comme feu Mme d'Aulnoy, dit enfin Emma d'un air indifférent... Mais tout cela ne m'apprend pas quelle maladie j'ai.

— Vous avez raison, chère madame, reprit Dutey, et je me trompais en disant que l'histoire était finie. J'aurais dû ajouter que la princesse se lassa très vite du perroquet et se mit à regretter si fort l'oiseau parti qu'elle en prit la fièvre... Ce sera, si vous voulez, la morale du conte.

— Docteur, répondit l'Américaine en se levant brusquement, je crois que vous inventez la fin de votre histoire, car elle ne vaut pas le début. »

Dutey s'inclina silencieusement et prit son chapeau. Il se disait à part lui : « Je viens de perdre une cliente ! » — et cette idée ne lui déplaisait pas.

« Restez ! fit Emma. La rivière s'appelle la Baïse, le moulin s'appelle Nazareth. Mais la... femme, y en a-t-il une ? Et comment s'appelle-t-elle ? »

Loulou était stupéfait. Il se croyait seul

à connaître la retraite de Jacques... « J'ai fait une sottise, pensait-il. Voilà qui m'apprendra à jouer au plus fin avec de pareilles femmes. » Il ne put s'empêcher de murmurer :

« Qui diantre vous a dit cela ?

— Peu vous importe, brillant conteur. Mettez que c'est ma marraine, la Fée aux Rimes. »

Elle répéta :

« Comment s'appelle cette femme ? »

Elle se rapprocha du médecin. Les petits fils d'or qui tout à l'heure rayonnaient dans ses yeux métalliques, s'étaient réunis, et maintenant, à la place des prunelles grises, deux clous d'or luisaient. Loulou, mécontent, ne disait rien.

« Tenez, docteur, reprit la jeune femme brusquement, ne faisons pas d'esprit. Jacques est parti parce qu'il m'aimait toujours, et qu'il s'avouait impuissant à guérir s'il restait à Paris. Sur un mot de moi, il reviendrait ici, obéissant, fou, comme avant. Dites si je me trompe ? »

Elle se démasquait. Dutey vit le repos

de Jacques encore une fois menacé, et cette idée lui rendit la possession de lui-même.

« Madame, fit-il, très grave, ce que vous me demandez là est le secret de mon ami. Il ne m'appartient pas plus qu'à vous de le pénétrer. Sans doute le cœur de Jacques a pour vous peu de mystère. Vous savez si le mal est grave... vous le savez mieux que moi. Mais, pour Dieu, ne m'empêchez pas de le guérir !

— Et de quel droit, reprit Emma, tenez-vous Jacques en tutelle, lui dictant sa conduite, lui défendant d'aimer, selon qu'il vous plaît ou non ? De quel droit ? Êtes-vous son père, son frère ou son tuteur ?

— Vous l'avez dit, madame, répondit Dutey très simplement. Je suis tout cela à la fois. Je l'aime.

— Et moi, interrompit Emma avec des larmes qui jaillirent enfin impétueusement, et moi, je ne l'aime pas, donc ?... Allez, jamais personne ne l'aimera comme moi ! Que m'importe que vous me croyiez ?

Quand... quand cela est arrivé, je l'aimais quand même... Il m'a insultée, il m'a traitée comme la dernière des filles... Eh bien, je l'aime plus qu'avant... je l'aime furieusement. »

Elle était tombée sur un fauteuil, secouée par les pleurs et l'émotion. Loulou la regardait, non sans curiosité.

« Vous ne comprenez rien à tout cela, reprit brusquement Emma, changeant d'idée. Et vous croyez connaître les femmes ? Vous avez donné à Jacques, pour l'amuser, quelque maîtresse de hasard, une fille de ruisseau que vous avez fait partir avec lui. Et vous croyez que c'est avec ça qu'il m'oubliera ? Pauvre homme, va !... »

A ce moment, on frappa à la porte : c'était Trocadéro qui venait coiffer sa maîtresse.

Subitement Emma s'était calmée. Elle se leva et tendit la main au docteur, de pleine grâce.

« A bientôt, docteur, fit-elle tout haut. Venez me revoir demain. Je suivrai do-

cilement vos prescriptions ; grâce à elles, je ne doute pas de vous recevoir en parfaite santé. »

Puis, plus bas, comme il la quittait : « Je saurai le nom ! » murmura-t-elle.

Loulou descendit l'escalier et remonta dans son coupé, sans trop savoir ce qu'il faisait. La voiture partit au grand trot, car le cocher connaissait d'avance l'itinéraire de son maître. Chemin faisant, le docteur se disait que le rôle de tuteur a de pénibles conjonctures, surtout quand on a pour pupille un poète joli homme. Comme il songeait aux moyens de prévenir une catastrophe, le coupé s'arrêta, tirant Dutey de sa rêverie pour le rappeler aux devoirs professionnels.

Il était arrivé devant une grande muraille grise, percée de fenêtres régulières. Sur la porte d'entrée, on lisait ces mots en lettres noires : « Hôpital Beaujon. »

II

Pendant que le souvenir de l'absent tourmentait ainsi deux êtres que le hasard de la vie avait mêlés à son passé, Jacques, à l'autre bout de la France, s'enfonçait de plus en plus dans l'oubli de ce passé, conquis corps et âme par les poignantes émotions de l'heure présente. La fantaisie, conçue dans le désœuvrement, assouvie par une sorte de fatalité, avait pris maintenant possession de lui, résumant toutes ses activités, suspendant pour un temps sa pensée. Jamais, même aux premiers instants de sa liaison avec Emma, il n'avait

ressenti ce brusque et total ébranlement. Les bras voluptueux d'un être simple, comme issu directement de la Nature, en l'enlaçant, l'avaient séparé du reste du monde. Il subissait, sans y résister, la royauté de la forme plastique, l'asservissement des caresses.

Les premiers jours de cette possession furent des jours de fièvre. Comme les deux amants n'avaient d'autre moyen sûr de se voir que les rendez-vous nocturnes dans la chambre de Mignounète, Jacques vivait maintenant dans l'attente de la nuit. Il ne quittait guère plus sa propre chambre depuis l'heure matinale où il la regagnait, sortant des bras de la jeune fille, jusqu'au moment où, le soir, tout bruit cessant dans le moulin, un pas bien connu montait l'escalier. Pour justifier son changement de vie, il avait prétexté auprès des vieux une fatigue subite, un épuisement qui le forçait à garder le lit presque tout le jour. Et de fait, les heures s'écoulaient dans l'abattement d'un lourd sommeil, sans rêves, sans transparences. Justement

enaient d'écla-
ui, vers midi,
s la campagne
fine poussière



dehors en un

ssoupissement,
sa volupté, in-
rsque ses yeux
batu aux os des
les enfants qui

grandissent trop vite. Quelquefois, la porte de sa chambre s'ouvrait, Jacques percevait un frôlement de robe, une bouffée d'air chaud montant du dehors. C'était sa maîtresse qui, secouée aussi par le désir, venait boire l'apaisement à ses lèvres. Car la pauvre fille — plus que lui encore — subissait l'affolement des premières heures de passion. Seulement, tandis que Jacques se laissait saouler égoïstement de cette jeunesse qui se donnait à lui, l'enivrement de Mignounète se doublait, s'enfiévrait d'un grand besoin de s'abandonner, de s'anéantir dans les bras de son ami. Elle qui avait fait à ce passant l'aumône inestimable de sa beauté, elle trouvait encore la dette de son côté, n'ayant rien à révéler à Jacques de ces secrets de l'amour dont elle lui devait l'enseignement.

Mais cette passion tardive, en soufflant sur ses ignorances, ne délabrait pas son organisme robuste. Elle ne sentait pas ses facultés sombrer, comme l'amant débile. Jamais, au contraire, elle n'avait dépensé tant d'activité au moulin et à la ferme.

Un prodigieux besoin de mouvoir son corps la prenait, gardant l'âme ailleurs, secouée par des frissons qui la traversaient tout d'un coup.

Quand les deux complices se rencontraient seule à seul, derrière l'écran d'une porte ouverte, sous l'ombre d'un couloir, et que leurs mains se cherchaient, c'était toujours elle, insatiable, qui retenait Jacques.

Heureusement, c'est une loi des énergies humaines de s'épuiser par leur violence même, et plus les secousses d'une passion sont poignantes, plus vite elles préparent l'apaisement. L'ardeur de Jacques, toute nerveuse, était condamnée à une prompte fin ; et la nature pondérée de sa maitresse répugnait aux désordres. Peu à peu, l'équilibre se rétablit. Ils jouirent des intervalles de leur amour autant que de l'amour même, et trouvèrent un égal plaisir à se posséder l'un l'autre qu'à attendre et à se souvenir.

Mignounète, dont la pudeur avait un instant sombré dans le trouble de la première crise, eut maintenant des hésitations

charmantes, des rougeurs et des hontes qui doublèrent pour Jacques le prix de sa possession.

Jacques, de son côté, sa force physique épuisée, mystérieusement enveloppé par la nature, proche de lui, se sentait plus sincère, moins égoïste. Il s'abandonnait délicieusement à la jouissance neuve de se sentir le tout d'une femme... Cet amour envoyé par le hasard, c'était l'oubli de son passé amer, la revanche du délaissement de l'autre. Pour la première fois il rencontrait un être qui ne se livrait à lui ni pour son argent ni pour sa renommée. Aussi, pour la première fois, il fut vrai quelque temps, il fut pris. Il se donna lui-même autant qu'il s'appartenait, repoussant volontairement le souci de ce qui devait arriver après, au delà du présent charmeur.

Les bruits extérieurs, dans cette atmosphère de grande quiétude, ne parvenaient plus qu'émoussés. Une lettre vint de Paris, certain jour, contenant ces deux mots, sans signature, écrits d'une main bien connue :

« *For ever?* »

Jacques les lut sans émotion : *For ever!* C'était bien dit!... Oh! oui, pour toujours le charme était rompu. Jamais plus il ne redonnerait sa vie en pâture à celle qui l'avait torturé. N'est-ce pas meilleur, l'ignorance absolue d'un être élémentaire, à qui il fallait enseigner tout l'amour, baiser par baiser?...

Ce furent pour tous les deux les plus doux moments. Qui leur eût dit qu'ils s'aimaient déjà moins qu'avant les eût bien surpris... Pleins de l'apaisement de la possession, tous deux ne tardèrent pas à éprouver un peu de gêne quand un mot, un objet leur rappelait leurs premières heures de folie commune. D'un accord tacite, ils renoncèrent aux nuits passées dans la chambre. Jacques, chez qui l'imagination commençait à revivre, à réclamer ses droits, se sauvant la première du naufrage de ses facultés, inventa des rendez-vous nocturnes, des promenades à deux dans la campagne avoisinante. Rien, sous nos ciels pâles de Paris, ne peut don-

ner une idée de ces nuits admirables du pays d'Albret. Ils en eurent de lumineuses, pleines de la clarté bleue de la lune, veillant le sommeil de la campagne. Ils en eurent de sombres, des nuits noires traversées seulement par le vol des étoiles. Les voix du silence parlaient dans la transparence de l'air, — un frôlement de brise courte entre les aubiers de la Baïse, quelque chant persistant d'insecte vers les prairies, puis surtout, au loin, comme un éternel et mystérieux bruit de sonnailles que tour à tour, capricieusement, éloigne et rapproche le vent... Ils se donnaient rendez-vous près du moulin, ne sortant pas ensemble : ils se rejoignaient assez loin pour que leur secret ne fût pas à la merci d'une rencontre imprévue.

Avec un bonheur qui les surprenait eux-mêmes, ils avaient su le dérober à l'œil soupçonneux des vieux, et les domestiques de la métairie, s'ils s'étaient aperçus de quelque chose, demeuraient discrets.

Jacques partait le premier, laissant la porte d'en bas entr'ouverte. Il suivait

l'étroit sentier bordé de deux haies qui mène à la Garenne. Là, il s'asseyait au pied du premier gros arbre, lieu fixé pour le rendez-vous. Bientôt, là-bas, une porte s'ouvrait, modulant dans le silence un arpège mélancolique. Puis le gravier du petit chemin craquait sous un pas, puis une ombre débordait les haies.

Ils se rejoignaient, pris aux lèvres, tout de suite, en un baiser interminable... Ils partaient, les tailles enlacées; ils s'enfonçaient sous la Garenne. La poésie d'un silence d'église les couvrait. Leurs yeux, s'habituant à l'ombre, distinguaient bientôt les fantômes des troncs de chêne et le reflet métallique de la Baïse derrière le rideau de verdures. Par les trous de la voûte feuillue, çà et là tombaient sur le sol, les nuits de lune, de grandes flaques de lumière éparpillée, pleine de frissonnements...

A mesure qu'ils avançaient, un bruit d'eau courante, d'abord à peine perceptible, se faisait plus distinct : chanson mélancolique de la source où, d'après la légende,



[illegible] la petite jardinière du [illegible]iante heureuse, puis dé- [illegible]

[illegible] sa partie basse, la grotte [illegible]masque un large bassin [illegible]mi de profondeur envi- [illegible]e nappe d'eau. L'aspect [illegible] singulier. Des herbes en [illegible]s noires comme des brû- [illegible]ues au roc, d'innombra- [illegible]nées, auxquelles la buée

emprisonnée dans leurs mailles donne l'apparence d'un mince tissu d'acier. Juste à côté de la grotte, une petite construction de pierre, à fronton triangulaire, laisse échapper l'eau canalisée : et cette fontaine a bien l'apparence d'un tombeau.

Tous deux s'étaient pris d'amour pour ce paysage délicieusement triste. Le souvenir de leurs stations nocturnes s'attachait à ce coin béni, quand, la voix troublée, ne sachant plus que se dire et ne s'entendant plus parler, ils s'asseyaient, mêlaient leurs mains égarées. Jacques connaissait la légende, il l'avait lue, contée en trois lignes dans un guide Joanne où elle était déclarée apocryphe, « parce que, disait-on, l'eau avait trop peu de profondeur pour qu'on pût s'y noyer. » Il l'avait redite à Mignounète, et la jeune fille avait pleuré, non qu'elle en appréciât bien nettement le charme, mais parce qu'elle sentait confusément, avec la petite jardinière de Henri IV, une parenté de son cœur...

Ce coin de la Garenne — plein des souvenirs de royales amours — fut fatal

à leur tendresse. Jacques, qui peu à peu redevenait homme de lettres, conçut tout d'un coup l'idée d'en faire le cadre d'un poème garonnais. Il s'y mit sans documents, incapable qu'il était d'étudier un sujet dans un livre. Et bientôt, pris par son œuvre, il se retrouvait l'être double d'autrefois, l'un épiant l'autre, cherchant les effets, analysant les sensations... Quand ils étaient assis tous les deux sur la margelle de la fontaine, Jacques, certaines fois, s'arrêtait au milieu d'un transport pour faire répéter à sa maîtresse un de ces mots adorables qu'il voulait retenir et que la passion lui faisait monter aux lèvres dans le doux parler de son enfance.

Si la pauvre petite avait eu quelque clairvoyance, elle se serait, dès l'abord, refusée à cette idylle en plein air, que Jacques avait inventée pour donner un attrait d'originalité à une liaison qui déjà ne lui suffisait plus. Au bout de quelque temps, elle dut s'apercevoir que le besoin de sa présence tourmentait Jacques bien moins qu'aux premiers jours. Une préoc-

cupation mystérieuse, qu'elle ne pénétrait pas, commençait à poursuivre le poète jusque dans ses bras. Souvent elle se sentait gênée par le regard singulier qu'il fixait sur elle, où il entrait plus de curiosité que de tendresse. Leurs promenades nocturnes se glaçaient de longs silences. Jacques, très sincèrement pris, avait d'abord parlé presque tout seul, se chargeant à lui seul de faire les paroles de leur chanson amoureuse, à laquelle la nature prêtait ses mélodies. Maintenant qu'il redevenait maître de soi, il était frappé, par moments, de la nullité de cette fille. Rien ne la touchait que les caresses, sous lesquelles, par exemple, elle vibrait merveilleusement... Mais la séduction des paysages, mais le charme des rythmes, même ceux des poésies natales, la laissaient indifférente. Un jour qu'ils étaient seuls au moulin, dans la grande salle du rez-de-chaussée, Jacques, ayant presque achevé son poème, eut l'idée bizarre d'en lire quelques pages à Mignounète. Il lui fallait occuper de son œuvre d'autres que



…ut l'écouter avidement, …yeux… A un moment …ourna vers elle, quêtant …e admiration. Elle, qui, …ut occupée de le regarder, n'avait pas entendu …n mot de sa lecture, crut … un de ces muets appels d'amour qu'il avait … autrefois. Elle lui jeta ses bras autour du cou et mit ses lèvres sur les siennes… Mais Jacques la repoussa, froissa son manuscrit rageusement, …e sans rien dire… Il l'au-…

…it encore au cœur un peu …eauté de Mignounète, il …nce d'éviter le retour de

pareilles scènes, et bientôt il s'établit entre eux une sorte d'inquiétude permanente, accrue par l'égoïsme incurable de l'amant, par la soumission désolée de la maîtresse. Les promenades nocturnes cessèrent à leur tour. Seulement, malgré lui, des accès subits de passion ramenaient encore parfois le jeune homme — en pleine nuit — dans la petite chambre où il avait eu le premier baiser de Mignounète. Il y revenait, fouaillé de désir comme autrefois, trouvant plus de saveur aux caresses de cette enfant qu'il avait abreuvée de dédains, usant ce qui restait de sincérité à sa passion dans des promesses de retour et de fidélité.

III

Paris, 18 juillet 188..

NUNC, *nunc bibendum,* petit Jacques !... L'ennemi est en fuite, le champ de bataille me reste ; Emma Simpson n'est plus à Paris.

« Ce matin, en me rendant, comme de coutume, avenue Carnot, j'ai trouvé tout le personnel nègre de la maison en train de s'offrir un banquet monstre dans la grande salle à manger. Comme j'étais un peu surpris, Trocadéro s'est levée de table et est venue à moi très poliment. Elle m'a expliqué que sa maîtresse était partie la veille

au soir. Elle avait reçu dans l'après-midi une dépêche de Fribourg annonçant que M. Simpson était fort mal... Le cher mari, ayant un peu trop oublié ses quarante-six ans sonnés dans la société de ses compagnons d'étude, avait tenu et gagné je ne sais quel effroyable pari gastronomique, et se trouvait indisposé des suites de son triomphe... Le soir, un second télégramme arriva... Emma n'en communiqua le contenu à personne. Seulement, après quelques minutes de réflexion, elle déclara à Trocadéro qu'elle partait, sans vouloir emmener une femme de chambre ni emporter autre chose qu'un sac de nuit, elle qui, d'habitude, traîne quinze malles et une smala. Elle avait ajouté, avec sa crânerie accoutumée :

« Je ne sais pas quand je reviendrai,
« ni si je reviendrai... En tout cas, Tro-
« cadéro, je vous confie l'hôtel. Si je vous
« écrivais de vendre le mobilier et de venir
« me rejoindre où je serai, aidez-vous des
« conseils de M. Louis Dutey. »

« Cette marque de suprême confiance

[illegible]lé, comme tu peux le [illegible] soit, le mystère de [illegible] me paraît assez facile [illegible]pson, dont l'état s'est [illegible] gravé, est beaucoup plus riche que sa femme, et le train qu'Emma menait à Paris, c'est l'étudiant de Fribourg qui en payait presque tous les frais. La spirituelle petite femme est tout simplement allée s'assurer, au moyen de quelques heures de dévouement *in* [illegible]tés posthumes de son [illegible]

[illegible]rquoi cette hypothèse [illegible] Paris ? Là, je me perds. [illegible]s de succession néces[illegible] voyage en Amérique. [illegible]assez compliquées pour

ôter à l'héritière l'envie de jamais revoir l'Arc de l'Étoile!...

« En tout cas, petit Jacques, je suis content... Si content, que si tu es bien sage et que tu continues à te bien porter, je te permettrai peut-être de revenir à Paris, dont la nostalgie commence à te prendre, tes lettres me le montrent assez... Ingrat! tu es donc las de mon beau pays, qui t'a rendu la santé?...

« Adieu.

« Louis. »

... Jacques avait lu cette lettre dans son lit où Estiennou venait de la lui apporter, à dix heures du matin, en même temps qu'un numéro d'un journal du boulevard. Il ne parut pas prendre autant de plaisir que le docteur à la nouvelle du départ d'Emma. Nerveusement, il se mit à déchiqueter le papier en petits morceaux.

Ainsi, c'était fini. Ce roman douloureux qu'il avait vécu n'aurait pas de dénouement. Ah! combien de fois, il se l'avouait

à cette heure, son imagination l'avait clos autrement que par ce départ banal ! C'était fini... Il ne lui serait pas donné de se venger de cette femme par le spectacle de sa fortune d'artiste, de quelque rare et enviable tendresse conquise sous ses yeux.

« Me venger ?... Voilà que je me mens, encore une fois. Ce n'est pas la vengeance que je souhaitais ! »

Il n'osa pas dire toute sa pensée : ce qu'il avait espéré, dans le coin le plus obscur de son cœur, c'était la reprise du passé, — un recommencement meilleur que le passé. Et c'était fini ; elle partait ; probablement il ne la verrait plus. Que lui avait donc dit cet imbécile de Loulou, qu'elle le regrettait ?

Il était onze heures, Jacques se leva et alla pousser les jalousies de sa fenêtre. Le jour entra, bas, dépoli par un rideau de pluie. Depuis deux jours, le temps avait changé. Une bruine fine et continue succédait au soleil implacable du mois précédent. Rien de pareil à la tristesse du paysage qui se déroulait maintenant sous les yeux du

poète. Entre la métairie et le moulin, un lit de boue rougeâtre, coupé de grandes flaques où rien ne se reflétait. Plus loin, la Baïse, toute jaune et toute ridée, — l'aspect d'une mare gigantesque. Au fond, les coteaux de la vallée de Garonne, formes indistinctes, baignées de vapeur sale...

Jacques sentit le poids d'un grand isolement. Qu'était-il venu faire dans ce coin perdu de la France, mettant près de deux cents lieues entre lui et ce qui était le plaisir, l'intelligence, la vie, compromettant sa jeune renommée sur laquelle il laissait planer un silence de trois mois, et trois mois sont un temps bien long pour ce Paris qui oublie si vite!...

Maintenant, voici qu'il était enchaîné, qu'il ne pouvait plus partir. Que ferait-il, à l'heure du départ, de cette fille compromise par lui, et toujours amoureuse?

Comme il y rêvait, Estiennou rentra, lui disant que son déjeuner était prêt en bas. Il donna ordre de le servir dans sa chambre.

« Vous savez donc que Mignounète

n'est pas là ? » fit le gamin avec un sourire niais.

Jacques ne le savait pas. Il questionna l'enfant. Elle était partie dès le matin pour Sainte-Radegonde, dans la carriole, avec Jean, le grand domestique. Son oncle allait assez mal, et M[me] Reine la mandait en toute hâte. A moins d'un malheur, elle reviendrait à la nuit.

Le jeune homme eut un soupir de soulagement. L'idée d'avoir à subir la présence de sa maîtresse lui eût été insupportable, aujourd'hui surtout que sa tête était pleine de projets de départ.

Au moment de se mettre à table, il remarqua, sur son lit défait, le numéro du journal qu'il avait oublié d'ouvrir.

« Qui donc m'envoie cela ? »

Quand il avait quitté Paris, avide de repos, il avait recommandé à Loulou de ne pas lui faire parvenir de journal. Mais cette fois il déchira la bande avec plaisir et, avant de déplier le numéro, aspira longuement cette bonne odeur d'imprimé, que l'humidité faisait plus âcre. La vision

des nuits passées dans les rédactions, l'attente des épreuves, aveuli sur la molesquine crevassée des canapés, la tête lourde de l'odeur du gaz et de trente cigarettes roulées, s'évoqua d'elle-même. Il entendit le grincement des ciseaux dans le papier, le tamponnement des coups de paume sur les pains à cacheter, le bruit de casse-noisette de la « composition ». Tout cela, c'était l'activité, la vie, — ce qu'il avait perdu.

Il ouvrit le journal, Un chroniqueur, homme du monde, y écrivait alors une série d'articles sous ce titre : *Les Oubliés*.

Cette fois, il avait plaisamment choisi pour sujet Jacques Ebel, faisant allusion à sa longue absence, encore inexpliquée :

« ... Faut-il déjà te ranger parmi ceux-là, s'écriait-il, ô charmant poète ? Trois mois seront bientôt écoulés depuis le jour où, pour la dernière fois, on te vit passer à cinq heures devant la Maison d'Or. Et depuis trois mois nous nous abordons sur le boulevard en disant : « Avez-vous ren-« contré Jacques ? » comme jadis un peuple

intelligent répétait : « As-tu vu Lambert ? »

« Les quais de la Villette, où tu promenais ta Muse intrépide, chercheuse d'impressions, s'étonnent de ne plus recevoir ta visite nocturne. Les salons où tu fréquentais respirent en ton absence un mortel ennui. Es-tu tombé dans le canal Saint-Martin, ou quelque duchesse te tient-elle jalousement enfermé dans son boudoir ?

« ... Quelques-uns disent que tu as enterré ta jeunesse dans un coin de province, que tu files le parfait amour avec la fille d'un notaire, que tu vas te marier. Prends garde, ô poète ! le chemin est glissant. Ne va pas accrocher ton talent à la crémaillère conjugale... Nous te verrions revenir vieilli de dix ans, sans un grain de folie, ennuyeux comme la Raison. Tu te ferais habiller au Pont-Neuf, et tu souperais au bouillon Duval. Ta muse parisienne n'aurait plus cette façon cavalière de montrer sa jambe à travers la soie des bas noirs, et de jeter son corset par-dessus les moulins... Elle fermerait sa robe im-

pitoyablement par en haut et la rabattrait par en bas.

« ... Moi, vois-tu, je ne crois pas à ces contes. J'ai deviné ton secret, divin ciseleur de mièvreries. Tu t'es laissé séduire par le miroitement des grandeurs. L'ambition politique t'a saisi. Tu as acheté une bicoque à Noisy-le-Sec, et tu rêves de poser ta candidature au conseil municipal!... »

Le ton de l'article fit sourire Jacques, mais le souvenir de sa popularité parisienne lui monta au cerveau. Oh! que c'était bon ces phrases banales où l'on parlait de vous, ces expressions clichées qu'on vous appliquait, à vous millième, sans même prendre la peine d'y changer un mot! Encore une fois il se demanda comment il avait pu s'en passer si longtemps; il eut un petit frisson à la pensée qu'il avait risqué la perte de cette précieuse renommée, si fragile! La fièvre qui battait en lui chassait jusqu'au souvenir de Mignounète...

Il pleuvait toujours. Pour calmer ses nerfs, le déjeuner fini, Jacques essaya de

travailler. Depuis quelques jours, il avait écrit beaucoup de vers ; il relut l'ensemble de son œuvre et en fut mécontent.

« Mais je me crétinise, ici ! » murmura-t-il tout haut.

Et, de fait, les vers ne lui venaient plus, à la fois aisés et recherchés, comme autrefois. Impatienté, il sortit de sa chambre et, par une bizarre fantaisie, monta dans celle de Mignounète.

La porte était ouverte, sur la pièce vide, bien en ordre. Comme il entrait, un rayon de soleil, très indécis, glissa entre deux nuées et mit dans la chambre une clarté triste, — tels ces sourires de femmes qui parlent d'amour à l'âge où l'on ne peut plus aimer.

Jacques, malgré lui, se sentit ému. Le souvenir des joies mortes le secoua. C'était la première fois qu'il se trouvait seul dans cette chambre. Jusqu'ici, il en avait associé l'image aux heures les plus troubles de son amour. Et voilà qu'en y entrant aujourd'hui, il était surpris d'y respirer cette atmosphère calme, cette

grande pureté... Oui, c'était bien là la demeure qu'on devait rêver pour Mignounète vierge, la chambre de Marguerite, avant sa chute. Sur la blancheur du traversin, il se figura cette jolie tête brune, dormant son sommeil d'ignorante, que pas un songe ne troublait. Ainsi devait-elle dormir, — avant! Et il était venu à temps, lui, le mauvais passant, pour flétrir cette jeunesse et tacher son innocence. Misère!

Brusquement, le ciel se voila tout à fait. Un coup de brise d'orage s'engouffra dans l'escalier et dans la chambre. En bas, des portes claquèrent... Pour la première fois, Jacques, regardant en lui-même, se fit horreur. Il s'affaissa sur une chaise, la tête dans ses mains, secoué de sanglots sans larmes.

Comme tous les cœurs faibles, il accusa la destinée. « Est-ce ma faute, à moi, si les choses se compliquent à plaisir autour de moi, — si les événements m'enlacent de réseaux tellement étroits que je n'y trouve plus d'issue? Que puis-je faire à présent?

Rester au moulin ? Épouser cette fille ? Est-ce praticable, cela ? Qui me le conseillerait ?... »

Partir, alors ? Fuir bien loin, laissant la malheureuse désespérée, — mère, peut-être, il en avait peur, car elle s'était donnée à lui comme une épouse !

« Elle souffrira... elle mourra peut-être. Eh bien ! et moi ? »

N'avait-il pas souffert aussi sa part des douleurs humaines ? N'avait-il pas eu le cœur déchiré par une blessure inguérissable, qui saignait encore ? Tout cela, en somme, n'était-ce pas la loi ? n'était-ce pas la vie ? L'amour prend les êtres au hasard, les rapproche un instant, puis brusquement les sépare. C'est le cycle éternellement parcouru, l'éternel recommencement. Volonté, liberté, leurre que tout cela. L'ordre des choses va son train inévitable, mêlant les êtres et les broyant, comme ces chars des dieux de l'Inde, qui roulent sur l'entassement des cadavres.

Il se leva, suffoquant d'émotion, et ouvrit la fenêtre, cherchant l'air vif.

La pluie, après une recrudescence subite, avait définitivement cessé. Crevant la couche des grosses nuées, il aperçut un coin de ciel bleu qui s'élargissait à l'ouest. Quatre heures venaient de sonner au coucou du moulin. Le coin de ciel bleu s'élargissait, s'élargissait, et, à mesure, une vague sérénité descendait dans l'âme troublée du jeune homme. Là-bas, vers Port-Sainte-Marie, les coteaux étaient déjà tout baignés de soleil. La nappe lumineuse s'étendait sur la vallée, et sa ligne extrême courait dans la plaine, escaladant les plis du sol, franchissant les rares boqueteaux de chênes, démasquant tour à tour un petit village blanc, un ruban de route, la pyramide de tuiles d'un toit de moulin. Bientôt tout le paysage fut noyé dans une grande clarté. La verdure sombre de l'été, lavée par la pluie, semblait plus jeune. Dans les arbres, les oiseaux sautaient par bonds lourds, entre les branches dégouttantes, et du sol s'exhalait une saine odeur humide, comme d'une chair de femme rafraîchie par le bain.

Jacques, de la fenêtre de Mignounète, revit en un coup d'œil tout ce coin de paysage que leur amour avait semé de souvenirs... Était-ce bien vrai qu'il ne l'aimait plus ? Était-elle donc moins belle qu'avant, moins désirable ?... Pouvait-il comparer cette forme triomphante avec la grâce indécise de l'autre femme, dont l'image venait obstinément, à cette heure, se replacer entre elle et lui ? Pouvait-il comparer le don que lui avait fait la première de sa jeunesse innocente avec l'aumône douteuse qu'il avait prise à l'autre d'une beauté entamée déjà par tant de baisers ?

Il revint vers le lit de la jeune fille, et désemparé, plein de sanglots, tomba devant, sur les genoux. Il roula son front dans les couvertures vides, cherchant le souvenir de l'absente, ce parfum de la femme aimée, le plus grisant. Déjà, la fougue de ses désirs passés lui revenait. En lui parlait une voix mystérieuse qui lui disait : « Reste, je t'aimerai, et c'est toute la vie. Ton cœur est meurtri et froid.



Eh bien ! moi, je te donnerai tout le sang du mien pour le réchauffer et le guérir. Qu'importe ce bruit de lèvres autour de ton nom, cette renommée qu'on poursuit sans cesse et qu'on ne fixe jamais ? Garde ton rêve, pauvre âme, ne le livre point. Ne vaut-il pas mieux vivre son poème que de le chanter ? »

Si Mignounète, à ce moment, eût paru sur le seuil de sa chambre, si elle eût pu, à cette heure fugitive de passion sincère, lui jeter autour du cou la chaîne de ses bras, peut-être l'eût-elle fixé là pour jamais. Mais, dans la vie douloureuse, le hasard n'a point de ces miséricordes. Un pas résonna dans l'escalier, mais ce ne fut point celui de Mignounète ; une voix parla derrière Jacques, mais ce fut celle d'Estiennou, qui cria :

« Moussu Jacques ! »

Jacques se releva en sursaut, honteux d'être surpris dans ce désordre. Il se vit ridicule devant le gamin, et cette idée dissipa d'un coup son attendrissement de tout à l'heure.



! qu'est-ce que tu me

ie vous demande, en bas... Elle est dans votre chambre. »

Et l'enfant se sauva vite, riant de l'air qu'avait « lou moussu » à se rouler dans le lit de Mignounète.

Jacques, très mécontent, descendit après lui.

« Je parie que c'est Dutey, murmura-t-il. Il ne me manquait plus que cela ! »

porte de la chambre ouverte; il la poussa quement. Une femme, Jacques crispa sa main rte :

ne chaise, terrassé par

l'imprévu de ce retour. Elle, cependant, agenouillée près de lui, lui brûlait de baisers ses mains qu'elle avait prises, lui disant à voix très basse, pareille à un sifflement, des choses étranges, qu'il entendait à demi, que pourtant il comprenait.

« Oui, disait-elle, c'est moi qui viens te reprendre, puisque tu ne veux pas revenir. Viens. Tu te meurs ici. Tu feras de moi ce que tu voudras, mais je veux te reprendre... Rappelle-toi... ma bouche... mes bras... mes cheveux... à Paris... chez nous! » . . . .
. . . .

IV

A Sainte-Radegonde, Mignounète avait eu une triste journée. On l'avait appelée le matin auprès de son oncle dont le mal s'aggravait : elle était partie sans même avoir le temps de prévenir Jacques, encore endormi. Quand elle arriva au presbytère, elle trouva l'abbé Delmas couché, bien maigre, bien affaibli, toussant beaucoup.

Pourtant la crise de la nuit venait de cesser ; il goûtait un peu de répit.

Mme Reine, assise au pied du lit, travaillait silencieusement. Les veilles répétées, les grands chagrins avaient passé sur ce

masque impassible de vieille, sans creuser une ride sur son front poli, sans ajouter une blancheur au gris permanent de ses cheveux. Elle embrassa la petite; puis, lui posant les mains sur les épaules, elle la regarda dans les yeux... Avec sa clairvoyance de femme âgée, irréprochable, elle lisait quelque chose de grave dans ces beaux yeux que l'amour alanguissait. Bien sûr, on lui avait changé sa Mignounète. Elle ne dit rien pourtant et se rassit. Mais déjà le prêtre avait attiré la jeune fille, l'avait fait asseoir près de son chevet et, d'une voix basse de confessionnal, entrecoupée de toux douloureuses, il lui parlait. Les recommandations générales, les phrases textuelles de livres pieux se mêlaient inconsciemment, sur ses lèvres, aux choses pratiques que Mme Reine l'avait engagé à dire à Mignounète avant le suprême voyage auquel il se préparait :

La voilà qui se faisait grande maintenant. Il fallait rester toujours une bonne fille, aimant bien le bon Dieu, bien confiante en la protection de la très sainte

[illegible]ment l'Église fêtait au-[illegible]lation. Mais il y avait [illegible]ns parents Amiac vieil-[illegible]iendrait-elle si elle les



perdait ? Elle ne pourrait pas rester ainsi toute seule au moulin : il faudrait se marier. Avait-elle déjà songé à quelqu'un du pays ?

« Je te connais, ma chérie, disait le [illegible] brisée. Je sais que ton [illegible] d'une bonne fille, bien [illegible]s, mignonne, dis à ta [illegible] as choisi... »

[illegible] que cette tendresse du [illegible] plus que des reproches, [illegible] par des sanglots. Et tou-[illegible]elevait les yeux, elle trou-

vait fixés sur elle les yeux de Mme Reine, qui semblaient chercher jusqu'au fond de son cœur son douloureux secret.

L'arrivée du curé d'Aiguillon, venant visiter son confrère malade, mit fin à cette scène au moment où la jeune fille, à bout de force, allait tout avouer. Elle en profita pour sortir, pour s'enfuir dans un coin de la petite église où elle tomba à genoux, le front dans les mains. Pour la première fois, sous l'influence des paroles de l'oncle, sa conscience parlait, lui reprochant sa faute mortelle, cet abandon d'elle-même qu'elle avait fait à un homme.

L'amour, jusque-là, l'avait tenue dans une sorte de long rêve, dont le réveil lui venait maintenant, tout plein de remords. Et, dans cette atmosphère humide où traînaient des odeurs persistantes d'encens, les souvenirs de son éducation religieuse se ranimaient pour la condamner. N'importe. Elle n'était pas mûre pour le repentir. Elle aimait trop. Elle n'essayait même pas de prier, — sentant qu'elle ne pourrait pas; une honte la prenait d'oser

rentrer, elle pécheresse, dans cette sainte demeure qu'elle profanait, — trop sincère pour mentir à la voix de sa chair qui appelait encore Jacques passionnément.

Entre ses douleurs à elle et les affres de mort qui planaient sur le presbytère, cette journée lui parut longue, longue. Enfin le soleil s'abaissa. Il était cinq heures; il fallait repartir si elle voulait être avant la nuit à Nazareth. L'enfant embrassa son oncle longuement, tendit son front à Mme Reine qui lui dit simplement : « Allons, va, Marie, et sois sage!... » et elle remonta dans la carriole. Jean, le grand domestique, enveloppa d'un coup de fouet les flancs rougeâtres du cheval de ferme, et bientôt le petit clocher de Sainte-Radegonde ne fut plus, en haut de la colline fuyante, qu'un point de lumière imperceptible entre les verdures. Alors seulement elle fut soulagée. Ne sentant plus peser sur elle le muet reproche des endroits témoins de son enfance ignorante, elle s'abîma de nouveau dans la douceur de son rêve d'amoureuse. Elle égrena le chapelet

de ses souvenirs. Avec l'égoïsme renaissant de la passion, elle se prenait à regretter cette journée passée loin de Jacques : que d'instants précieux volés à leur amour ! Qui sait à quoi Jacques avait songé pendant son absence ? Il s'était, sans doute, encore absorbé dans ses rêveries qui lui creusaient des rides au front, et dont il ne sortait que pour lui dire, à elle, des choses dures.

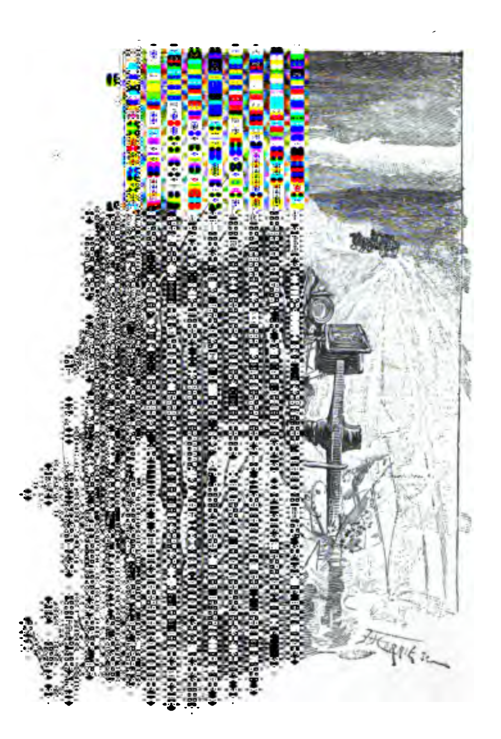
Non, bien sûr, elle ne le quitterait plus ! Elle lui nouerait autour du cou ses bras voluptueux, qu'elle ne dénouerait plus. Et, dans sa rêverie somnolente que berçait le balancement rythmé de la voiture, elle pensa qu'ils resteraient ainsi enlacés longtemps, bien longtemps, toute la vie.

Brusquement, la carriole s'arrêta sur la route, en vue de Nérac. Une voiture arrivait de la ville, et Jean, très prudent, avait simplement arrêté son cheval et rangé de côté la carriole. Jamais, du reste, le grand domestique ni Mignounète n'avaient rencontré pareil équipage. Un tourbillon de boue soulevée, un claquement crépitant de

fouet, un fracas de vitres secouées, la vision fantastique d'une vieille calèche fermée, stores baissés, bondissant sur ses roues, le cocher haletant, penché, les rênes lâches, sur les bidets affolés, — et ce fut tout.

« Voilà du monde pressé ! » fit Jean niaisement.

Mignounète, elle, ne disait rien. Très pâle, elle regardait fuir le point noir derrière elle... Une idée lui était venue tout de suite, sans qu'elle sût pourquoi. « Si c'était son ami qui s'en allait là dedans ? » La carriole repartit au trot allongé du cheval rouge, et peu à peu la jeune fille se calma. Même elle sourit de son inquiétude de tout à l'heure. Elle connaissait Jacques maintenant. Elle le savait bien incapable de décider tout seul un brusque départ, d'en hâter les préparatifs. Au moins, il l'aurait attendue pour lui dire au revoir !... Non, elle allait le trouver, comme il était toujours après ses absences un peu prolongées, anxieux, impatient de la posséder, — les lèvres sèches dans l'attente des baisers.





... La nuit tombait, presque froide après cette journée de pluie. Jean, pour se réchauffer, sifflait. Mignounète rêvait silencieusement à l'heure où, porte close, elle tiendrait dans sa chambre son bien-aimé.

Ils s'engagèrent dans la route qui, surplombant la rive gauche de la Baïse, longe la Garenne. A cette faible distance, les vieux chênes passaient un à un, formes d'abord confuses, puis vision nette et courte, puis fantômes évanouissants. Depuis les fantaisies légendaires du roi Henri jusqu'aux idylles de la veille, combien d'amours ils avaient abrités, ces beaux arbres indifférents !... Combien de serments passagers, combien de baisers volages avaient résonné sous leur voûte en nef d'église ! La jeune fille les saluait au passage, comme des témoins fidèles de ses joies. Tant que Jacques demeurerait dans cette ombre qui fait aimer, elle était bien sûre de garder son cœur.

La carriole tourna, raclant de sa roue la borne de l'allée qui mène au moulin. Jean arrêta. Mignounète descendit en

hâte, gagna la maison, pénétra dans la grande salle. Le vieux Amiac y était tout seul, dormant au coin de l'âtre. Elle ne le réveilla pas et monta vite l'escalier.

En passant devant la chambre de Jacques, elle vit la porte grande ouverte. Estiennou remettait des draps au lit.

« Tu sais, Mignounète, cria le gamin en l'apercevant, il est parti...

— Qui, parti ?

— Moussu Jacques. Il m'a donné une pièce d'or. »

Elle s'appuya à la rampe.

« Parti, murmura-t-elle, pour tout à fait ?

— Pas peut-être !... Une dame est venue... Elle l'a emmené, presque tout de suite, dans une voiture louée. Regarde la pièce qu'il m'a donnée ! Une pièce d'or, oui ! »

Mignounète ne répondit pas. Elle monta dans sa chambre, se pencha à la fenêtre, et regarda, — comme si elle eût voulu retrouver à travers l'ombre la trace du fugitif. Mais il faisait nuit noire au dehors

comme en elle-même, et, à vingt pas du moulin, rien ne se distinguait plus.

Tout à coup, — bien loin vers les coteaux de Port-Sainte-Marie, — un coup de sifflet déchira l'air. Le panache lumineux d'un train qui fuyait à l'horizon sillonna le fond opaque de la nuit.

Alors l'enfant s'affaissa par terre et, le front sur ses genoux, elle pleura... Elle pleura silencieusement, sans révolte; elle ne maudit point celui qui l'avait prise pour l'abandonner après. Seulement elle se dit tout bas que sa vie, à elle, était bien finie — et que ce n'était plus la peine de vivre, maintenant que tout ce qu'elle aimait s'était enfui, là-bas, là-bas, dans un sifflement lointain, dans un peu de fumée...

V

Moins d'une semaine plus tard, Jacques achevait de diner, avenue Carnot, en tête-à-tête avec Emma Simpson. Depuis leur retour à Paris, ils affichaient leur liaison renouée avec une sorte d'insolence. Un journal cancanier du boulevard avait raconté, sous des initiales, l'aventure d'Emma, allant crânement enlever son ancien amant, juste après la mort de son mari.

Ce soir, en sortant de table, ils allèrent tous deux fumer une cigarette sur la terrasse.

Là, Jacques se rappela qu'il avait à lire une lettre de Dutey. Le médecin était parti pour Nérac, le jour même du retour de Jacques à Paris, après une explication assez vive qu'ils avaient eue ensemble. Pressentant un malheur, une résolution funeste de la désespérée, Dutey avait voulu se rendre là-bas au plus vite, tâcher de parer aux événements.

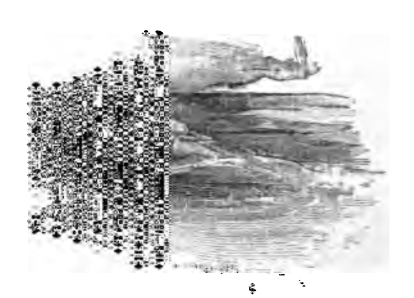
Comme la lettre était longue et serrée, Jacques courut vite à la fin... Il lut ceci :

« ... Si tu as un peu de cœur, mon pauvre Jacques, tu pleureras amèrement le mal que tu as fait. On a retrouvé la malheureuse fille, ce matin, étendue sans vie dans la fontaine de Fleurette, sur le dos, les bras en croix... Il a fallu qu'elle fût bien décidée à mourir, car, jusqu'au dernier instant, elle n'aurait eu qu'à soulever la tête pour se sauver... »

Jacques, distraitement, remit la lettre dans la poche de son smoking. Les choses dont elle parlait lui semblaient vagues, lointaines, pas vraies, passées dans l'irréel,

…nystérieusement fondues
…
…chait. Elle le baisa dans
…

…ez-vous, mon poète ?
…pondit Jacques, toujours
…urette a très bien pu se
…ntaine, quoi qu'en disent



Achevé d'imprimer

le douze février mil huit cent quatre-vingt-quatorze

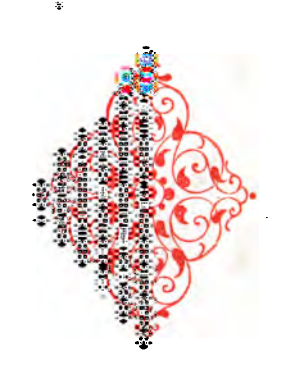
PAR

ALPHONSE LEMERRE

25, RUE DES GRANDS-AUGUSTINS, 25

A PARIS

2. — 2007.





[illegible]

